

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

établissement près de Newark, N. J., et là mêlé avec du plâtre, du sel, le rebut du sucre raffiné, du guano péruvien et de la chaux vive, le tout écrasé ensemble et mis dans des sacs, marqués *guano du Chili*.

Suivant la direction de celui qui nous informait, nous allâmes à Newark, et nous y trouvâmes un gros tas d'environ 250 tonneaux de guano mexicain, et environ 200 tonneaux de l'article *manufacturé* dans des sacs, marqués *guano du Chili* comme nous avons été informé. Nous avions aussi appris qu'une grande quantité en avait déjà été envoyée à New York et à Boston, et un monsieur dit qu'il croyait qu'une grande partie d'icelle avait été envoyée en Angleterre. A New-York on nous offrit le guano du Chili, si nous voulions le prendre en quantité, pour \$35 le tonneau.

Nous avons pris des échantillons du guano du Mexique et du Chili, et nous en avons analysé, dans le laboratoire du Professeur Carr, de cette ville, chimiste de la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York. Ce qui suit sont les quantités moyennes par cent résultant de l'analyse :—

Guano du Mexique.

| | |
|-------------------------------|------|
| Sable, | 0.5 |
| Matière organique, | 5.0 |
| Phosphate de chaux, | 26.0 |
| Carbonate de chaux, | 68.0 |
| | 99.0 |

Guano du Chili.

| | |
|--------------------------------------|------|
| Eau, | 4.0 |
| Sable, | 2.4 |
| Matière organique, | 15.3 |
| Phosphate de chaux, | 24.5 |
| Sulfate de chaux (plâtre) | 9.5 |
| Chlorure de sodium (sel) | 6.2 |
| Carbonate de chaux (craie) | 37.6 |
| | 99.5 |
| Ammoniac, | 1.06 |

Ayant obtenu ces résultats, nous allâmes de nouveau à Newark, et là nous reguâmes le compte suivant du mode d'opération adoptée dans la factorie.

Les sacs sont d'abord marqués "*guano du Chili*;" alors on les humecte avec de l'eau, et on les met en tas, par couches, "avec une quantité de guano péruvien entre chaque couche." Le rebut du sucre raffiné est broyé bien fin. Trois brouettées de six minots chaque, sont alors mêlées avec six brouettées de guano du Mexique. A ceci on ajoute 1-2 de minot de sel commun, 1 minot de plâtre, 3 minots de guano péruvien et ½ minot de chaux vive. Quand le guano péruvien et la chaux sont mêlés ils le rendent extrêmement fort. En d'autres mots, la chaux chasse l'ammoniac du guano péruvien, et donne au guano du Chili manufacturé une odeur forte de corne de cerf, qui pour celui qui ne réfléchit pas, est une indication sûre de bon guano. Le plancher où les sacs étaient remplis étaient couverts de

guano péruvien, afin de rendre cet article semblable au véritable guano autant que possible. Qu'est-ce que le guano de Chili, et pourquoi ce nom lui est-il donné au lieu de guano péruvien mieux connu? Le seul vrai guano péruvien vient par les mains de *Berrada Brothers*, dont il porte la marque de sorte qu'il ne serait pas facile de vendre un guano péruvien bâtarde. Le guano du Chili n'est pas sujet à de telles règles, et les livres le décrivent, quand il est fin, et l'article manufacturé est rendu fin en le broyant, comme une *très bonne* sorte, égale à celle du *meilleur* péruvien. C'est pourquoi le nom a été choisi avec une finesse consonnée.

Le *Oxford Democrat* dit qu'il a reçu une circulaire contenant une analyse du guano de Chili, faite par le Professeur Hayes, Essayeur de l'Etat de Massachusetts, et qui est *entoussée* par le Professeur Mapes. Cette analyse représente le guano du Chili comme contenant 27.9 par cent de matière organique, d'azote et de sels préparés d'ammoniac. C'est une beaucoup plus grande quantité que celle que contenait le simple que nous avons analysé. La quantité actuelle d'ammoniac ou de nitrogène n'est pas établie et il est impossible de juger correctement de la valeur de l'engrais sans cela. Du brau-de-scie, ou de la tourbe, peut être appelé matière d'azote organique, avec des sels préparés d'ammoniac, et nous ne voyons pas l'utilité d'une telle phraseologie si ce n'est que pour tromper.

Ayant vu dans le *Southern Farmer* que le guano de Chili devait être essayé sur la ferme modèle de la Société Agricole de l'Union, à Peterborough, Va., nous avons écrit au surintendant M. Nicol, pour lui en donner des informations. Il répondit qu'on l'avait eu de MM. Powlett et Hardy, de Petersborough, qui l'avait reçu de M. S., de Boston. Le prix était de \$40 le tonneau. M. T. S. Pleasants, l'Inspecteur du Guano, à Petersborough, nous informe que, ayant fait un examen chimique du guano de Chili, il avait dit à MM. P. et H. que c'était une fraude. Sur ce MM. P. et H. écrivirent à M. S., qui répondit que l'opinion de M. Pleasants était très différente de celle d'autres messieurs, mentionnant les noms du Dr. Hayes et de l'Inspecteur de Richmond, Dr. Powell.

Nous avons maintenant présenté les faits touchant la manufacture de guano de Chili, autant que nous avons pu nous les procurer. Nos lecteurs peuvent en tirer ce que bon leur semblera. Même cet article fut-il de quelque valeur, ce serait une grande déception de le proclamer comme étant du véritable guano; ainsi un tonneau contient 490lbs. de phosphate de chaux insoluble, qui a deux cents par livre, une haute estimation, donne \$9,80; 124lbs. de sel, valent \$1; 190lbs. de plâtre, 50 cents, et 2llbs. d'ammoniac à 12 cents la livre, \$2,52. Ceci donne \$13,82 par tonneau. Supposant que la matière organique non d'azote, et le carbonate de

chaux vaut \$1,18, nous avons \$15 comme valeur intrinsèque d'un tonneau de ce qu'on appelle guano du Chili. Et pour ceci on demande \$40 aux cultivateurs, et on dit qu'il est meilleur que le guano péruvien!

Depuis que nous avons écrit ce que dessus, nous avons reçu le numéro de mai du *American Farmer*, contenant le rapport de l'Inspecteur de guano de Baltimore. Il dit, 2 lot consistait en 100 sacs chaque, furent envoyés de New-York et de Boston, sous le nom de *guano de Chili*, et ainsi marqué. Un échantillon de celui venant de New-York contenait 1.78 par cent d'ammoniac. Celui de Boston contenant 2.56 d'ammoniac, et 21.10 de phosphate de chaux. C'est un peu plus d'ammoniac que nous avons trouvé, et un peu moins de phosphate de chaux. Les analyses montrent, cependant, que l'article, paraissant néanmoins sous le plus beau jour, n'a comparativement aucune valeur.

—:—

REVENDEURS.

La lettre suivante a été écrite au Maire de New York, relativement au système de revendre en détail de cette cité, et aux efforts du Maire pour s'y opposer :—

NEW YORK, 9 Juin, 1855.

Cher monsieur,—Je me réjouis de voir que vous vous êtes chargé de régler les cultivateurs; je n'ai pas besoin de dire que vous aurez succès, et que vous recevrez les remerciements des milliers de pauvres.

Je rapporterai ce qui a eu lieu ce matin même. Une personne est allée au Marché Washington avant 7 a. m. et acheta des cultivateurs un quart d'épinards pour cinq chelins, et plusieurs cents paquets de raves à trente sols le cent; et environ une heure après les "tiers" me chargèrent 10 chelins par quart d'épinards, et 75 cents par cent paquets pour la même sorte de raves.

Les habitants de Montréal souffrent beaucoup de la même cause; les prix chargés par les revendeurs en détail n'ont aucune proportion avec ceux qui les ont cultivés. Les profits des intermédiaires sont énormes, et les hauts prix de la nourriture animale et végétale ne sont pas dus à une plus grande valeur mais à l'extorsion des revendeurs. Quelques-uns de nos plus grands hôteliers se sont entièrement retirés du marché, et reçoivent maintenant leurs provisions directement de la campagne, épargnant par là moitié du coût.

Les marchands de la campagne cessent de nous envoyer des œufs, du beurre et des volailles, et préfèrent l'envoyer à Boston et à New York, parceque par les courtiers de produits ils peuvent avoir en dedans d'une commission du prix en détail et ce sans délai et sans trouble. Ici si vous voulez vendre du beurre en tinette, on vous offre 10d, et si vous voulez en acheter, on vous demande 1s 3d par livre. Les grandes villes des Etats-Unis ont des centaines de marchands en commission de produits

de ferme, qui reçoivent des envois des cultivateurs et des marchands decampagne, envoyant par la poste à leurs pratiques, les prix courants de la semaine du marché, et leur assurant la pleine valeur de leurs denrées. Ceux qui connaissent Boston et New-York se rappelleront le nombre d'établissements dévoués à cette branche d'affaire, également profitables à tout le monde. A Montréal nous n'avons rien de cela, et il y a une occasion pour une société active qui se dévouerait à cela seulement, en vendant en commission seulement, et faisant une belle chose entre le producteur et le consommateur, qui lui assurerait une affaire profitable, et protégerait les deux parties contre l'extorsion des revendeurs. A présent si le marchand ou le cultivateur a des produits de ce genre à vendre, il est obligé d'aller les porter lui-même au marché, par une ligue entre les acheteurs, il est souvent retenu plusieurs jours, et enfin obligé à accepter ce qu'ils veulent offrir. Etablissez le moyen dont nous avons parlé, et n'est pas obligé de laisser sa maison, ses produits peuvent être apportés par le chemin de fer, bateau à vapeur ou quelque autre manière que ce soit, et vendus pour le prix du marché, ou emmagasinés pour un meilleur prix, comme bon lui semblera. Le consommateur qui voudrait un quart de patates, une tincture de beurre, un fromage ou toute autre article de même nature saurait toujours où en avoir à un prix convenable, et les revendeurs, en partie classe nonchalante et basse, suivraient quelque autre cours de vie, plus en accord avec celui de leurs ancêtres et moins nuisible à la société. Soit que ceci soit fait, ou il faudra que les familles se forment en "Associations de Nourriture" car l'extorsion est devenue si excessive qu'elle affecte sérieusement les revenus modiques. Un billet de 5 piastres au marché est représenté par un si petit achat de nourriture, que c'est étonnant comment la moitié de la population existe.

Un quart de la dépense d'une famille pour les provisions, dans le cours d'une année se monte à une très belle somme, et par l'adoption de ces moyens, on peut au moins l'épargner.

Le boucher n'est pas beaucoup en arrière du revendeur dans ses profits, la viande de toutes sortes est détaillée à un intérêt de près de cent pour cent sur le coût, et de plus c'est un article qui se paie argent comptant, ou qui doit l'être.

Dans une année comme celle-ci, quand l'affliction commerciale s'étend sur tous les consommateurs, ce fardeau ne peut pas être supporté avec patience. Les profits déraisonnables dans les Etats-Unis ont amené l'introduction de magasins d'union, chaque souscripteur donnant de 5 à \$10, est fourni de provisions à un escompte de 6 à 10 par cent sur le coût, et le système, quoique pas toujours lucratif, a eu l'effet de réduire les profits à un minimum. La formation d'une telle association ici, pour la provision de la viande, des légumes, du fromage, du

beurre, des patates, et de tels articles, est digne d'un essai, et nous ne voyons aucune raison pourquoi il ne réussirait pas. Les facilités fournies par les chemins de fer et les bateaux à vapeur permettraient d'apporter toutes les provisions tous les jours, à bien bas prix, des townships voisins, et les cultivateurs seraient contents d'aider un mouvement qui leur ouvrirait un marché sans trouble ni dépense.

Nous concourons entièrement avec le *Montreal Commercial Advertiser* dont nous reproduisons ce que dessus, dans les vues qu'il exprime sur ce sujet important. A Londres, Paris, New-York, Boston et autres grandes villes le système de vendre en commission est adopté avec l'avantage manifeste pour le revendeur et l'acheteur. Le producteur des produits ne peut pas en tous temps laisser sa maison convenablement pour aller au marché. L'agent en commission étant sur les lieux et connaissant les prix des marchés, et dans une meilleure position pour vendre, et la légère commission chargée se monte à bien moins que la dépense et la perte de temps encourues par le producteur s'il se propose de faire les ventes lui-mêmes. Nous admettons cordialement la suggestion de notre contemporain et nous pensons que si des agences stables et satisfaisantes étaient établies à Montréal, nos cultivateurs reconnaîtraient bientôt les avantages qu'elles offrent, et ce serait le public qui en profiterait en la même proportion que le cultivateur.

—:0:—

CROISSANCE DES RACINES.

Les betteraves et les carottes dans quelques terres, sont plus profitables que les navets, outre qu'elles sont une meilleure nourriture pour les vaches à lait. Tout cultivateur peut bientôt apprendre quelle racine réussit mieux sur sa terre, et après l'avoir appris, il serait aveugle à son propre intérêt s'il ne la cultivait pas.

En Angleterre et en Ecosse le navet est la racine préférée, et ayant été toujours cultivé comme la meilleure récolte sur la jachère avant le blé, plutôt que pour sa valeur intrinsèque, c'est aujourd'hui la racine la plus importante. Un agriculteur anglais a dit, je crois en vérité, que le défaut du navet dans ce pays, serait un plus grand revers pour sa prospérité, que la faillite de la Banque d'Angleterre. Ceci est dû principalement à la grande consommation de navets, que les bêtes à cornes et les moutons anglais ont atteint leur haut degré de perfection actuel, mettant la terre en état de nourrir quatre fois le nombre qu'elle pouvait nourrir sous l'ancien système de nourrir avec du foin et de l'herbe. Si nous adoptions leur pratique sous ce rapport, il n'y a

pas de raison pour laquelle on irait à l'étranger acheter des animaux.

Il suit de presque nécessité, que si nous augmentons la culture des racines, nous devons par conséquent augmenter nos troupeaux de bêtes à cornes et de moutons, dans le but d'en retirer un plus grand profit sous le système actuel, où nous nous reposons entièrement sur nos pâturages en été et sur le foin et le blé-d'inde en hiver, pour nourrir nos animaux, il arrive souvent que s'ils manquent ils forcent les cultivateurs à en réduire le nombre dans un moment très inconvenable en conséquence de leur mauvais état et de leur bas prix sur les marchés. Si nous agissons, cependant, un peu autrement, en sèmant un peu de blé-d'inde, et une grande quantité de racines, outre ce qui est requis pour nos animaux ordinaires, nous serions alors en état de profiter de l'imprévoyance ou défaut de prévoyance dans les autres, en achetant à bon marché ce qu'ils sont forcés de vendre, et en les engraisant pour la boucherie avec le produit surplus de nos fermes. C'est la vraie preuve du succès, et quand en est en état de le faire, on est dans le chemin sûr de la prospérité et de la richesse. La réponse que me fit un cultivateur intelligent Ecossois, lorsque, je lui remarquai le morceau de terre qu'il avait en navets, est aussi vraie ici dans son application qu'elle l'est en Ecosse. C'était ceci. Si je n'avais pas cultivé au moins un sixième de ma terre en navets, en nourrissant mes animaux en hiver pour les vendre dans le printemps, et acheté des os, du guano et autres fertilisants pour amener la terre au meilleur état pour leur culture, je n'aurais pas pu cultiver avec profit ni payer mes rentes.

—:0:—

LA RÉCOLTE DE LA PATATE.

MM. les Editeurs.— Il y a raison d'espérer, que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, a levé son bras, et a arrêté le fléau de la patate, après l'avoir continué pendant quinze ans, sans doute dans la vue de montrer aux mortels imprévoyants la futilité de toutes leurs recherches de la "cause et du remède;" malgré leurs raisonnements scientifiques et leurs offres de récompenses, etc., ce qui n'a jamais avancé l'investigation d'un simple iota sur un comestible si désiré et que l'on demande avec tant d'ardeur. Oh, quelle leçon nous avons reçue, et combien il est vrai de dire: "Il fait ce qu'il lui plaît, dans les armées aëdusses, et ici bas sur la terre." Maintenant que deviendra la provision de ceux qui ont cultivé la patate sauvage du Mexique, voyant que toutes les autres avaient dégénéré par une culture souvent répétée, suivant les prédictions de "ceux qui savaient" depuis Cobbet jusqu'à notre ami R., qui quelques semaines avant, firent connaître le fait, qu'il aurait, sous peu, une petite quantité de ces plantes aborigènes à vendre à une piastre la livre, ce qui en vérité est le fait, car il en a encore à

ventre! J'avais habitude de cultiver une grande quantité de patates en Angleterre, mais je suis privé de ce plaisir dans ce pays, mon lot ayant été montré par la main de la Providence dans une sphère très différente, mais si mes bons amis, ceux qui cultivent la patate dans ce pays, veulent suivre mes injonctions sur le sujet, j'aurai une satisfaction secondaire à la réalité, de donner un leçon dont ils pourront profiter. D'abord, je n'ai jamais planté de patates dans ce qu'on appelle de la rielle terre, les mettant toujours dans une prairie ou un pâturage nouvellement labourés, reposés depuis longtemps et bien engraisés. Cette terre était remuée au moyen de petits sillons, peu profonds, en automne, pour rester ainsi "brute et sèche" pendant l'hiver, étant labourée de travers dans le printemps, aussitôt que possible, suivi par un hersage profond pour pulvériser les mottes de terre; et quand elle était sèche et qu'on pouvait la travailler, elle était de nouveau labourée et hersée, pour rester ainsi jusqu'au moment de la plantation, vers la fin de mars; ceci étant fait en labourant bien la terre, la sillonnant et la couvrant d'engrais de paille longue, sur lequel on faisait de nouveaux sillons. Il est supposé que l'on ne pouvait se dispenser d'aucune partie de ce travail? Essayez le, et vous saurez que par ces moyens le travail subséquent a été prévenu, et ce dans un bon but.

FRANCIS LAKE.

Cultiv. de Boston.

ENGRAIS ARTIFICIELS.

Nous avons vu dernièrement que l'établissement de Belleisle, près de King's Cross, où la Compagnie d'Engrais de Sang, ou de Nitro-phosphate, manufacture actuellement son engrais jusqu'à ce que leur établissement à Plaistow Marches soit terminé. Et comme le sang est maintenant employé par plusieurs compagnies, tel que la Compagnie d'Engrais de Londres, la ci-devant Compagnie d'Engrais de Manchester et la Compagnie d'Engrais de Cyanic, nous pouvons référer à l'opération de la dernière comme caractéristique, si non du procédé tel qu'employé par toutes, au moins de la valeur d'une substance dont une grande partie est généralement perdue. La manière dont elle est employée à Belleisle est comme suit:—Des os pulvérisés sont mis dans une grande cuve, près de l'axe-centrale où est le fût d'un rouleau, tant de tonneaux de sang sont versés sur les os et sont bien mêlés par les bras du fût mouvant. On ajoute de l'acide sulphurique à la mixture, qui bouille sous l'action du vitriol sur les os et le sang, et après l'avoir brassée ensemble pendant environ dix minutes, la masse liquide coule par une ouverture au bout du vaisseau, et elle tombe en tas sur la terre où elle refroidit, durcit et sèche. De 16 à 18 pleins vaisseaux de cette mixture sont ainsi versés par jour, formant à la fin environ 40 à 50

tonneaux d'engrais. Il durcit bientôt, et dans un ou deux jours on le tourne avec la bêche et on l'écrase en petits morceaux, et il se trouve assez sec pour être mis dans les sillons. C'est l'engrais de navet de la Compagnie de Nitrophosphate. Dans son engrais de blé les mêmes matières sont employées en différentes proportions, et faisant usage d'une grande quantité de sang, il y a besoin d'une chaleur artificielle pour sécher la composition résultante. L'engrais de navet contient environ 2 ou 3 par cent de nitrogène, avec 16 par cent de phosphate de chaux soluble; l'engrais de blé contient environ 7 par cent de nitrogène, et le phosphate est réduit à 10 par cent. Nous n'avons, comme de raison, aucun droit de publier la proportion d'ingrédients requise pour obtenir les résultats, comme c'est sur la détermination d'iceux que dépendent les mérites relatifs des plans adoptés par les différentes compagnies. Plusieurs mille gallons de sang sont maintenant employés par jour à Belleisle, et aux établissements des autres compagnies qui en emploient en grande quantité pour des fins agricoles; de sorte que ceci peut être considéré comme une des sources les plus fécondes que l'on ait chez soi, pour répondre aux grandes demandes agricoles pour des engrais.

Combien vite on a répondu à cette demande, voit-on dans l'histoire de la Compagnie d'Engrais de Londres, qui vend environ 10,000 tonneaux d'engrais de toutes sortes par année, et qui de trois tonneaux de guano vendus dans la première année de sa formation (à £26 le tonneau) en a vendu la quantité de 3,000 tonneaux l'an dernier.

L'extension du commerce d'engrais paraît dans le nombre des compagnies qui s'y sont livrées.—*Gaz. Agr. Anglaise.*

DES EFFETS DES DIFFÉRENTES SORTES D'ENGRAIS SUR LES RECOLTES DE NAVETS.

Les expériences suivantes furent faites par M. Hunt, de Wortley, en Angleterre, il dit:—

J'ai à vous expliquer quelques expériences que j'ai faites cette année avec différentes sortes d'engrais artificiels. La terre ayant été d'abord engraisée avec 18 tonneaux d'engrais de ferine par acre, les résultats furent calculés comme suit par M. Barratt et par moi-même:— Dans le lot 1 on mit 2 quintaux de meilleur guano péruvien; dans lot 2, pour la même valeur que l'engrais de navet de M. Simpson; dans le lot 3, la même valeur de sulphate d'ammoniac; dans lot 4, la même valeur que les os pulvérisés de Sheffield; dans le lot 5, 30 minots de charbon de bois imbibé avec de l'engrais liquide de la fontaine des bêtes à cornes. Après un examen soignée nous arrivâmes tous deux à la même conclusion, que les navets engraisés avec le charbon de bois imbibé étaient au moins égaux en volume à ceux du lot engraisé avec du guano, mais supérieurs en

qualité, vu que les navets engraisés avec du guano deviennent plus longs. Nous considérons le lot de M. Simpson comme étant de seconde classe. Le lot engraisé avec des os pulvérisés et le lot engraisé avec du sulphate d'ammoniac ne sont pas aussi bons. Le coût du charbon de bois peut être considéré comme douteux, comme j'ai occasion de l'avoir des forêts de Lord Warncliffe, sans payer, mais je dois remarquer qu'avant d'en faire usage, il y avait une personne qui le vendait 1s la charretée, qui doit contenir 60 minots. Il est à propos de dire que le charbon dont je parle n'est pas fait de bois de corde, mais seulement de petites branches, qui sont généralement laissées après une coupe de bois et que l'on ôte des plantations. Je fais faire ce charbon par une personne, lui fournissant un cheval et une charette pour le charroyer dans une bâtisse sur la ferme, où il le passe dans un crible pour séparer les gros morceaux des petits, et je lui paie 2d par minot sur le tout. Je saisis alors la première occasion de mettre les gros morceaux dans le moulin pour pulvériser les os, procédé qui le réduit presque en poudre, que je rapporte à la masse, ayant deux fontaines d'engrais liquide sur ma ferme, et comme moyenne de 40 à 50 bêtes à cornes pendant l'année, il y a en conséquence une grande quantité d'engrais liquide produite, qui, pendant les mois d'été, est appliqué aux coupes fréquentes d'herbe consumée par les bêtes à cornes. Après que j'ai fait la coupe d'herbe, qui eut lieu l'été dernier vers le 10 de novembre. J'applique le liquide au charbon de bois jusqu'à ce qu'il devienne complètement imbibé; je continue à faire ceci jusqu'à ce j'aie besoin de liquide pour appliquer à la prairie, afin d'obtenir une coupe aussitôt que possible. Je n'avais pas eu assez d'expérience pour être capable de dire la quantité de liquide qu'absorbe une quantité donnée de charbon de bois; mais M. Dawson dit que quand le charbon est frais il absorbe environ 80 fois sa pesanteur. J'ai essayé le bran-de-scie et autres matières comme absorbants, mais je n'ai jamais rien trouvé comme le charbon de bois. J'ai aussi trouvé que c'était un excellent désinfectant, tellement, qu'un tas contenant au-dessus de 1,000 minot, complètement imbibé, ne jète aucune odeur. Comme je l'ai déjà dit ça me coûte 2d par minot pour le faire cribler et brûler, alors si nous ajoutons 1d par minot pour autre travail, ça donnera 3d par minot, qui, à 30 minots par acre, se monte à 7s 6d par acre. Je ne mets aucun coût pour le liquide, comme cet article, je pense, peut être évalué à des prix différents par d'autres personnes. Pour ma part, je considère qu'il me rapporte un grand profit.

Nettoisement et Engrais d'Automne.— M. Hunt décrit alors sa méthode de préparer la terre pour la culture du navet:—Je tache que la terre soit nettoyée de tous herbage, etc., dans l'automne précédent, je commence le plutôt possible à charroyer et à étendre sur la terre la quantité d'engrais que je

me propose d'y mettre : et aussitôt qu'on peut labourer, je fais un labour aussi profond que possible (de pas moins de 1 pied où le sol le permet) je le laisse ainsi jusqu'au printemps suivant, et quand la terre est assez sèche, elle est labourée, hersée et émotée ; elle reste ainsi jusqu'au moment de la semence. Alors (sans autre labour) je relève la terre légèrement avec une charrue ordinaire, et je couvre le charbon imbibé de la manière ci-dessus au retour de la charrue, alors la graine est déposée par le semoir aussitôt que possible quand le temps est beau. J'ai invariablement trouvé par ce système qu'il y avait un bien meilleur labour sur la surface qu'après un labour de printemps, en conséquence de quoi le navet commence à croître plus vite, ce qui est pour beaucoup, nous le savons tous, dans la perspective future de la récolte. Il a été souvent remarqué pendant l'été dernier, qui a été extrêmement chaud, tandis que les navets arrêtaient de croître, qu'ils continuèrent de croître sur la Ferme Wortley. Ceci est attribué à ce qu'on avait labouré profondément l'engrais dans l'automne, et à ce qu'il n'avait pas été dérangé par un labour de printemps et qu'il avait ainsi conservé son humidité et que les racines des navets l'avaient atteint. Il a souvent été dit que la culture d'une ferme devait ressembler à celle d'un jardin dans la préparation du sol pour le navet, et je crois que cette remarque est très à propos.

Maintenant si nous remarquons un jardinier préparant sa terre pour la réception des graines au printemps, nous verrons invariablement qu'il met son engrais à une bonne profondeur en automne, laissant la surface aussi grossière que possible, pour l'action de l'atmosphère durant l'hiver ; mais nous ne le voyons pas, dans le printemps suivant, détruire la surface en creusant. Au lieu de quoi, il se contente d'employer le râteau pour niveler la surface, sachant bien que l'exposition à l'atmosphère pendant l'hiver a bien mieux pulvérisé la terre qu'il ne pourrait le faire. C'est ainsi que j'ai trouvé la manière de préparer le sol pour la croissance du navet comme ci-dessus.—*Jour. Agr. d'Irlande.*

LE ROITELET DE MAISON.

Un correspondant du *Prairie Farmer* en donnant une description intéressante des habitudes de cet oiseau, rapporte ce qui suit :

Il y a plusieurs années un couple de roitelets fit son nid dans le portique d'une maison du voisinage ; leur confiance excita un grand intérêt, et on les observa attentivement. Tout alla heureusement jusqu'à ce que la femelle commença à pondre, quand, cet ennemi rusé des roitelets, un chat, jeta le nid par terre et la tua. Le mâle commença immédiatement à rebâtir le nid, s'arrêtant de temps à autre pour siffler un cri lugubre pour la compagnie qu'il avait perdue. Au bout d'une semaine environ, ayant fini le nid, à l'exception du double en plumes, il cessa

son triste chant, et se percha dans un arbre prochain, où il continua de chanter aussi fort que possible pendant plusieurs jours. Quand enfin, sans qu'il eut quitté les environs, une femelle vint se joindre à lui. La nouvelle compagne passa un ou deux jours à examiner les prémisses, et en étant apparemment satisfaite, elle termina le nid en y mettant des plumes en dedans, et comme il était alors protégé par un treillis de broches, le couple éleva les petit en sûreté.

Mais l'été dernier j'ai vu une scène plus curieuse, dans la vie de l'oiseau. Dans le même portique, un couple de roitelets avait son nid, et dans la remise à bois, derrière la maison un autre couple avait pris ses quartiers. Après que ceux, qui étaient dans le portique, eurent fini leur nid, et qu'ils eussent pond plusieurs œufs, le mâle fut tué ! Quelques jours après, gazouillant avec anxiété, la petite veuve inconsolable s'en alla, mais elle revint quatre ou cinq jours après, jeta les œufs et les plumes hors du nid, et commença à chanter avec force ; aussitôt un mâle vint se joindre à elle, alors elle remit des plumes dans le nid, et recommença à pondre. On découvrit alors, à notre grande surprise, que le nouveau compagnon de la veuve, n'était d'autre que le mâle du dont le nid était dans la remise à bois dont la femelle couvait dans le moment. Cependant il ne quitta pas entièrement sa première compagne ; et quand les petits furent éclos, il en prit soin, jusqu'à ce que l'autre couvée fut éclos, à laquelle il porta ensuite toute la nourriture qu'il amassait. Néanmoins on le voyait de temps en temps voler d'un nid à l'autre, mais la femelle abandonnée ne faisait pas beaucoup attention à lui, et ne le recevait plus avec le gazouillement d'amour ordinaire.

Il n'y a pas d'autres roitelets dans ce pays avec la même manière de vivre, et qui aient un meilleur chant et un plus beau plumage ; mais il manque à tous les grandes qualités sociales qui rendent nos petits favoris si agréables.

VERRE PEINT SUR LES PLANTES CROISSANTES.

Le *Journal des Chambres* dit : une découverte récente a montré que des effets remarquables pouvaient être produits sur les plantes, en interposant des verres peints entre elles et le soleil. Le verre bleu hâte la croissance, MM. Lawson, d'Edinburgh, ont bâti une maison en pierre vitrée en verre bleu, dans laquelle ils éprouvent la valeur des graines pour la vente et l'exportation. La pratique est de semer un centaine de graine, et de juger de la qualité par le nombre qui pousse ; plus il y en a, comme de raison, mieux c'est. Ci-devant, dix ou quinze jours se passaient en attendant la germination des graines ; mais la maison de pierre bleue, deux ou trois jours suffisent, épargne de temps, dit la société, valant \$2,500 par année.

Cet usage de couleur dans la croissance des plantes, n'est pas tout-à-fait nouveau, mais son application à la germination des graines n'a peut être jamais attiré l'attention qu'elle mérite. Mais tous les horticulteurs scientifiques doivent être familiers avec les expériences des verres peints sur les plantes de jardin *keew* ; et du bon succès qui accompagne les expériences. Les différents climats donneront des résultats différents, de même que varient les rayons du soleil. Nous n'avons aucun doute que plusieurs des belles fleurs des climats étrangers pourraient être rendues dans ce pays, par des verre peints convenablement, en état de rivaliser avec celles des tropiques. Le sujet ouvre un grand champ à l'expérience qui rémunérerait bien l'essai et l'horticulteur amateur.

LA PATATE.

Depuis un ou deux ans, la culture de la patate a été, paraît-il, la plus profitable, qui ait été faite sur une grande échelle, dans la partie est du pays. La maladie dont a été attaquée cette plante dans presque toutes les parties du monde où on la cultive, a été dernièrement moins virulente en Europe, et dans différentes sections des Etats-Unis, et il y a raison de croire que cet excellent comestible aura avant longtemps son ancienne vigueur et sa fertilité. Cette restauration aura probablement lieu, sans l'aide des mille et une prescriptions qui ont été mises en pratique, en quelques circonstances sans d'honnêtes motifs, par la cure ou pour prévenir la rouille.

L'état sain général de la patate dans le voisinage pendant les deux années dernières, incitera à en faire une plus grande plantation cette année, et celle de qualité supérieure est très recherchée. Pendant qu'elle était attaquée de la rouille, il était important de s'en procurer des sortes qui y étaient moins sujettes. On était d'opinion généralement que les nouvelles variétés, ou celles produites d'une nouvelle semence, avaient un avantage sous ce rapport sur les vieilles. L'origine de la maladie de la patate, dit-on, était dans la dégénération de la plante par la longue propagation des tiges, et sa constitution ne pouvait seulement être rétablie que par la reproduction de la semence. Cette notion a très bien convenue aux personnes qui en cultivaient la graine et la vendaient cinq piastres l'once, et les tiges de variétés nouvelles de cinq à dix piastres le minot ! Mais après de nombreux essais de plusieurs sortes découvertes depuis dix ans, ont-elles, enfin, fait voir quelque supériorité quant à l'exemption de la rouille ? D'après plusieurs occasions de connaître les faits à ce sujet, nous croyons que les nouvelles sortes ont généralement été très sujettes à la rouille, et que par une sur dix est digne d'être cultivée. C'est autant pour l'hypothèse faite.

Mais nous savons que dans quelques circonstances qu'il y en a eu dernièrement

des sortes excellentes produites. Le résultat a été le même que celui obtenu dans la semence de pommes et autres fruits; peu des sortes produites par une telle expérience égalent les meilleures choisies du grand nombre ci-devant produit. Les qualités particulières nécessaires pour constituer une pomme parfaite, ou une patate, sont rarement réunies. Il n'y a qu'une faible proportion entre la supérieure et l'inférieure. Mais comme la production de la semence est le seul moyen par lequel on peut multiplier les bonnes variétés, cette pratique doit être encouragée. Cependant il est à remarquer que les variétés ne sont pas meilleures, parcequ'elles sont nouvelles; chacune doit être jugée par ses mérites intrinsèques, et adoptée quand sa supériorité est démontrée. Il est à propos que l'introduit d'un nouveau fruit ou légume en soit récompensé; mais il doit être tenu de donner la preuve la plus positive à l'appui de sa demande.

Au nombre des sortes excellentes de patates qui ont nouvellement été produites, nous pouvons mentionner la "*Davis' Seedling*" (produite de la graine), introduite par Martin Davis, de Sterling, Mass., son apparence indique qu'elle a été produite de la graine de ce que l'on appelle, dans plusieurs endroits, la Pêche en Fleur, Sable du Lac, Rouge de l'Ouest, Rouge de Kentucky. Cette sorte, cultivée sur une grande échelle, et surtout remarquable par sa vigueur et son exemption générale de la rouille. Nous sommes informés qu'il y a sept ans, M. Davis sema des patates, dont il eut plusieurs sortes, lesquelles à l'exception d'une ci-dessus mentionnée, furent toutes mises de côté, par rapport à leur tendance à la rouille. La sorte à laquelle son nom a été donné, fut apportée devant la Société d'Agriculture de Massachusetts pour être examinée pendant plusieurs années, et l'automne dernier la médaille d'or de soixante piastres de la société lui fut accordée. C'est une belle patate, grosse, ovale, la pelure est d'un rouge un peu plus foncé que la Pêche en Fleur, ou la rouge de l'Ouest. Elle est bien blanche en dedans, ferme, de goût excellent, et garde sa qualité tard dans les printems. Elle est précoce, vigoureuse. (nous n'avons jamais appris qu'elle ait été atteinte de la rouille) et est aussi fertile qu'aucune autre connue dans cette section. On peut s'en procurer chez Curtis et Lincoln, 348, rue Washington, Boston.—*Cultivateur de Boston.*

NOUVEAUX MATERIAUX POUR BATIR.

Le *New Hampshire Statesman* dit :— Nous apprenons que l'on se prépare dans cet Etat, à faire une nouvelle sorte de brique. On pense qu'elle sera bien plus employée que la brique ordinaire. Elle est composée de sable et de chaux, la proportion étant d'à-peu-près de onze parties de sable dans une partie de chaux, et on peut la faire pour

moins que la brique ordinaire d'argile. Elle est très unie, et après avoir été exposé elle devient assez dure pour résister à tous les temps. On la manufacture avec un grand orifice au centre; l'avantage duquel est la facilité avec laquelle elle se fait; les lattes et le plâtre ne sont pas nécessaires, et l'intérieur et l'extérieur du mur sont fait en même temps. Le changement chimique qui a lieu dans la manufacture de la brique la durcit de sorte qu'elle n'est pas plus affectée par l'action de l'atmosphère que la pierre. Elle n'est pas affectée par la gelée, et les expériences qui ont été faites pour éprouver sa force et ses autres qualités ont eu des résultats très satisfaisants. Des hommes scientifiques ont examiné ce matériel, et sont arrivés à la même conclusion.

Fleur dans le Canada.—A ce sujet l'*Oswego Times* du 28 ult., remarque :— "Il y a peine deux semaines un de nos plus éminents négociants de fleur nous disait que pas moins de 100,000 quarts de fleur seraient reçus du Canada dans les Etats-Unis, avant la récolte de cette année. Au-dessus de 250,000 quarts avaient déjà été reçus, et le 25 il y avait dans les différents magasins de Toronto, prêts à être embarqués, 50,000 quarts de fleur, et 95,000 minots de blé, et 200,000 minots de blé-d'inde. Alors il y avait en chemin environ 10,000 minots de blé, et 9,000 quarts de fleur.

LOI POUR PREVENIR LA DESTRUCTION DES OISEAUX.

La loi astringente suivante a été passée par la Législature du Massachusetts, et mise en opération le 1er mai.

Sect. 1. Si aucune personne, entre le 1er jour de mai et le 1er jour de septembre, prend, tue, ou détruit aucun oiseau appelé perdrix, ou cailles; ou, entre le 1er jour de mars et le quatrième jour de juillet, prend ou détruit aucun des oiseaux appelés rouges gorges, grives, linottes, moineaux, oiseaux bleus, (A) oiseaux jaunes, piverts, ou oiseaux chanteurs; et dans le temps susdit, vend ou achète ou a en sa possession aucun des dits oiseaux qui aura été pris ou tué, soit dans cet état ou ailleurs, encourra, pour chaque perdrix, caille ou bécasse, une pénalité de cinq piastres; et pour tout tel rouge gorge, grive, linotte, moineau, oiseau bleu, (B) oiseau jaune, pivert, ou oiseau chanteur, une pénalité de deux piastres, recouvrable par la plainte devant tout juge de paix.

Sect. 2. Si aucune personne, à aucune saison de l'année, prend ou détruit par moyen de trappes ou pièges, aucun des oiseaux mentionnés dans la section précédente, à l'exception des perdrix, qui peuvent être détruites ou prises, entre le 1er jour de septembre et le 1er jour de mars, pour chaque tel oiseau ainsi pris, tué ou détruit une pénalité de cinq piastres, recouvrable par plainte devant tout juge de paix.

Sect. 3. Il sera du devoir des hommes choisis dans les villes, et au maire et des échevins par tout l'Etat de voir à ce que cet acte soit mis en force dans leurs limites respectives. Toutes amendes ou pénalités recouvrés par la violation d'aucune des provisions de cet acte seront pour le plaignant.

Les provisions des sections précédentes, ne s'étendront point à aucune ville dans laquelle les habitants, à leur assemblée annuelle voteront pour en suspendre l'opération, en entier ou en partie, et pour tel temps, n'exécutant pas un an, comme ils penseront expédient.

MARQUES DES BETES A CORNES.

Les marques qui dénotent une grande facilité à engraisser dans les bêtes à cornes, une constitution forte et une grande activité, sont les suivantes :—

La tête petite, large entre les yeux, allant en pointe vers le museau, qui doit être petit; les narines larges et ouvertes; l'œil plein, vif, mais doux en expression; les cornes minces, et longues ou courtes suivant la race; les oreilles minces, le col petit à sa jonction avec la tête, net à la gorge, s'élargissant graduellement vers le corps, et contenant aux épaules, sans aucune dépression au haut; la poitrine large et haute; les épaules fermées du haut, inclinant en arrière, les os petits au joint supérieur, mais bien couverts de muscles; très velue; le dos droit depuis les épaules jusqu'à la queue, les reins larges; les hanches larges et de niveau avec le dos, la croupe large depuis les Lanches; le dedans de la cuisse plein; la carcasse cylindrique, depuis les côtes et la ligne presque parallèle au ventre avec le dos; les flancs pleins; la queue presque de niveau avec les os de croupe, large à sa jonction avec le corps, de forme conique; les pattes courtes, droites, l'os de la jambe plat, paraissant mince quand on le voit sur le long du corps et large dans la direction opposée; la patte de devant musculuse; le jarret gros, la jambe formant un angle oblique; la peau un peu épaisse, molle et élastique, montant de la croupe et des côtes; le poil épais, doux, et pour un climat froid, long en hiver.

Je sais que quelques-uns des points ci-dessus sont contraires à certaines hypothèses faites dernièrement. Par exemple, il y en a qui ont pensé que des poitrines petites et des petits pommions étaient favorables à l'engraissement. Il n'est pas nécessaire de discuter un point sur lequel s'accordent la plus grande partie des hommes pratiques. Il est facile de faire voir que la notion à laquelle on vient de faire allusion est non seulement opposée à l'observation commune, mais aussi au raisonnement sain, tel que donné par plusieurs physiologistes distingués. Il suffira, cependant, de rapporter ce qu'a dit le célèbre Cline sur le sujet, ce à quoi s'en rapporteroit toutes personnes qui ont une idée des animaux.

“ Les poumons sont de la première importance. C'est sur leur grosseur et leur condition que dépend principalement la santé d'un animal. *Le pouvoir de convertir les aliments en nutrition, est en proportion de leur grosseur.* Un animal qui a de gros poumons est capable de convertir une quantité d'aliments donnée en une plus grande quantité de nutrition que celui qui a de petits poumons, et est en conséquence plus facile à engraisser.

Quant à la capacité de la poitrine que l'on peut regarder comme indiquant la grosseur des poumons et du cœur, cela ne dépend pas, comme plusieurs semblent le supposer de l'apparence du bréchet, qui n'est qu'une substance grasse attachée au sternum ou l'os de la poitrine. Il est quelquefois bien long et avancé, mais il est mince, et donne aux personnes qui ne sont pas juges compétents une fausse idée sur la grandeur de la poitrine, aussi bien que sur la pesanteur de l'animal. Ceci a été un point à la mode, et quelques animaux ont été favorisés parce qu'ils l'avaient et qui manquaient de substance et autres choses essentielles. La grandeur du corps dépend plus sur la rotondité que sur la profondeur, d'où il s'ensuit que la carcasse doit être large à l'intérieur. Ici, encore, les observateurs légers sont souvent trompés. Quelques animaux ont des épaules larges et protubérantes, points qui donnent une fausse apparence de la grandeur de la carcasse ; vu que cette forme, outre qu'elle indique une grande quantité de tripailles, est souvent accompagnée du défaut de plénitude des premières côtes, un sternum étroit, ou base de la poitrine, et un contour petit. Un autre point à la mode a été la jambe de derrière droite, le pied étant en ligne perpendiculaire du point de la croupe, sans aucun angle au jarret. Une telle jambe n'a pas la flexibilité ou le pouvoir mécanique de mettre l'animal en état de se mouvoir avec facilité. Cette structure de la patte de derrière est généralement accompagnée d'une structure semblable de la patte de devant, faisant une épaule droite. On peut dire qu'en partie le bœuf est pour être vendu au marché. Mais l'animal est obligé de ramasser ou une grande partie d'icelle par l'usage de ses pattes, et a quelquefois de longs voyages à faire au marché. Aucun homme de jugement ne choisira pas un cheval, même un cheval de travail, qui aura la patte de derrière droite et une épaule droite. Ce défaut est quoique considéré une excellence par ceux qui en élèvent, a été quelquefois assez grand que l'on a tué les animaux qui l'avaient. La forme à laquelle nous faisons allusion n'a d'avantage pour aucune fin. Il est difficile de s'expliquer pourquoi quelqu'un aurait supposé que cela constituait la beauté, et il n'y a aucune connexion avec quelque bonnes propriétés de l'animal que ce soit. Il a été supposé et ceux qui ont écrit sur les bêtes à cornes ont cru, qu'une peau mince et une crinière claire, étaient des

points désirables pour l'engraissement des animaux. A la vérité ils conviennent quelquefois sous une peau mince et molle, la chair est généralement moins compacte, et comme le dit le boucher “ elle ne tient pas le billot.” Ce qui dénote un manque de fermeté, qui est encore plus démontré lorsque l'animal est peu velu. D'ailleurs, une peau épaisse et velue, sont des marques de facilité à engraisser, d'une bonne chair, et d'une constitution saine. Une forme circulaire ou convexe des fesses, donnant plus de largeur à cette partie, a quelquefois été recommandée. C'est une forme qui donne non seulement une grande quantité de viande grossière, mais qui dénote que les parties du corps sont grossières. La “ ronde ” est composée de deux parties ou garnitures de muscles, ordinairement appelées l'intérieur et l'extérieur. L'intérieur est de la meilleure qualité ; l'extérieur n'est jamais bien bon, quand il a la forme dont on vient de parler, il est dur et a un mauvais goût. C'est pour quoi on désire que le dedans de la cuisse soit plein, large et épais.

La propriété de donner du lait et la propriété d'engraisser dans les bêtes à cornes sont en quelque sorte opposées l'une à l'autre. Le même animal ne peut pas les réunir toutes deux en même temps, et les avoir dans leur plus grande perfection. C'est pourquoi il y a un avantage en cultivant les deux propriétés séparément, vu que par ce moyen on peut pousser chacune à sa plus grande étendue praticable. Le même principe est reconnu pour les chevaux. Le pouvoir et la diligence sont opposés l'un à l'autre, de sorte que pour amener les deux propriétés au degré requis pour certaines fins, il faut avoir recour à différentes races. Il y a une règle semblable pour les moutons. La meilleure toison n'est pas produite par les meilleurs moutons, et garder plusieurs races pour remplir toutes les fins pour lesquelles les espèces sont requises. Il est vrai qu'un animal peut avoir, jusqu'à un certain point, les différentes propriétés ; mais personne ne suppose qu'on puisse ainsi y gagner quelque chose, et il est évident que l'on perdrait beaucoup par l'amalgamation. Il en est ainsi pour les bêtes à cornes. Si nous voulons retirer de grands profits des animaux, il faut qu'ils soient élevés pour un but. Celui qui en élève doit décider quel sera ce but, et choisir ses animaux en conséquence. Si un homme qui tient une laiterie veut des animaux pour les vendre au marché, ou pour le joug, il verra qu'il est plus avantageux pour lui de se les procurer des personnes qui tiennent de tels animaux, que d'essayer à les élever, à moins qu'il n'ait une facilité extraordinaire d'en garder de toutes les sortes. D'un autre côté, celui qui engraisse des animaux s'adressera à celui qui tient une laiterie pour avoir une bonne vache à lait. Cette pratique sera une approximation au système reconnu essentiel au succès des affaires en général. Quant aux points qui dénotent la posses-

sion des qualités de laiterie. On peut dire que la largeur plutôt que la rotondité (qui est un signe de facilité à engraisser) est la forme de carcasse préférable. La tête doit être petite, le museau fin, la face un peu plate, et l'espace entre les yeux large ; une tête en forme de coin doit être évitée vu qu'elle indique une constitution faible ; l'œil doit être large, plein, brillant, doux et intelligent ; les cornes minces et couleur de cire ; les oreilles minces ; le col petit à sa jonction avec la tête, le corps gros et plein ; la poitrine pas aussi large que dans les bêtes à cornes destinées à l'engrais, mais pas trop étroite ; la partie de la poitrine au-dessous de l'épaule large ; l'épaule pas grosse ni protubérante, mais bien faite au haut ; le dos droit ; les reins et les hanches assez larges ; les côtes moins que celles que l'on préfère dans les animaux de pâturage ; les flancs longs et pleins ; les quartiers de derrière pesants en proportions de ceux de devant, cette prépondérance ayant lieu plutôt par l'épaisseur et la longueur que par la largeur ; les cuisses minces ; la queue mince, excepté quand elle se joint à la croupe, où elle doit être large ; elle ne doit pas beaucoup s'élever au-dessus de la croupe ; les pattes courtes ; et petites et plates en bas du genou et du jarret ; la peau d'épaisseur moyenne, molle et élastique, et de couleur jaunâtre, signe de la richesse du lait ; la crinière douce et bien fournie ; le pis gros ; s'étendant sur le corps, mais ne pendant pas bas, pas trop charnu, mais ayant beaucoup de peau lorsqu'il est vide, les teins de grosseur moyenne, dominant insensiblement du haut en bas, largement séparé l'un de l'autre, et bien placés sur le devant du pis ; les veines du lait grosses, s'étendant presque jusqu'aux pattes de devant, et bien développées à leur jonction apparente avec le pis. Les points ayant rapport à la peau et au pis, quoique mentionnés ci-haut, sont plus que tous autres, peut-être, un signe de bonne laitière.

On pourrait penser que l'on dirait quelque chose ici sur la théorie de produire les propriétés des vaches à lait par des écussons ou certaines figures formées par la croissance du poil aux différentes places, tel que promulgué par Guenon. Quelque fondement qu'il puisse y avoir pour la théorie, l'exactitude réclamée pour elle, est évidemment fautive. Autant que la quantité de lait qu'une vache peut donner dépend de la sorte et la quantité de nourriture mangée, et plusieurs autres contingences, c'est une absurdité de soumettre le nombre précis de pintes et les fractions de pinte qu'une vache avec quelques marques particulières donne dans un temps spécifié. Mais admettant la théorie exacte, ça n'a rapport qu'à la quantité de lait qui, à l'exception de la valeur comparative de l'animal. Tout cultivateur sait que pour le bœurre, une vache qui donne douze pintes de lait par jour est souvent de plus grande valeur qu'une qui en donne deux fois cette quantité. On peut encore faire

des objections à ce système vu qu'il n'a aucuns rapports à la forme convenable et à la constitution de l'animal. Admettant qu'une vache a les propriétés laitières suivant les règles, elle peut néanmoins être un animal très mauvais pour propager un troupeau. Elle peut être mal faite, ayant de gros os, consommant beaucoup de nourriture en proportion du profit donné, et avoir une faible constitution. Les vues étroites de plusieurs cultivateurs sur le sujet, ont déjà causé de grands dommages. Ils n'ont eu égard qu'aux propriétés laitières seules, sans avoir égard à la forme et à la constitution nécessaires pour rendre un troupeau profitable à la laiterie. Une grosse vache, mal faite, donnant cependant une grande quantité de lait, peut, et on doit s'y attendre, donner une progéniture semblable à elle, et si on n'a pas soin de corriger les défauts de forme et de constitution, le troupeau dans la succession des générations, sera d'une forme monstrueuse. Enfin, s'il est donné une indication générale des qualités laitières par les règles de Guenon, leur usage est superflû par d'autres moyens de juger sur lesquels on s'est longtemps basé. C'est-à-dire, une vache qui possède les points ci-dessus, peut être prise sûrement pour une bonne, quelque soit la condition de ses écussons et de plus à la seule qualité de donner du lait, elle posséderait d'autres qualités qui augmentera beaucoup sa valeur.

Il est à propos de remarquer que les points donnés dans cet article ont une référence spéciale aux propriétés du fromage. La vache qui donne plus de beurre peut ne pas donner autant de fromage, la richesse du lait n'étant pas essentielle à ce dernier. L'huile ou le gras dans le lait est la source du beurre et la matière caseuse (substance azotée) est la source du fromage. L'huile dans le lait augmente cependant la richesse du fromage, et sous ce rapport il mérite l'attention. L'habitude de donner du lait riche, dans une vache, indique aussi que l'animal est facile à engraisser, qualité qui est à considérer, comme les vaches sont préférées pour la boucherie. Mais la facilité à engraisser doit être considérée lorsque elle est jointe à la propriété laitière; mais on ne doit pas diminuer la valeur pour la laiterie, en changeant la nourriture de l'animal pour le faire engraisser au lieu de lui faire donner du lait, mais au contraire continuer, si l'on voit que l'animal donne du lait convenable au beurre.—*Cultivateur de Boston.*

MOUTONS ET LEURS SORTES.

M. l'Éditeur.—On a bien peu parlé, pendant l'année qui vient de s'écouler, dans votre intéressant journal, de la multiplication et de la manière d'élever des moutons, en comparaison de la grande somme de connaissance que l'on pourrait puiser dans les plusieurs colonies dévouées aux différentes races de bêtes à cornes, leurs mérites et dé-

mérites étant discuté, pour ainsi dire, d'une manière parfaite; l'une est hautement recommandée pour la laiterie, l'autre pour la boucherie, et une autre qu'il serait mieux de garder pour le cultivateur pour toutes les fins pratiques, il semble qu'il ne soit pas besoin au jeune cultivateur d'un choix mieux adapté à sa localité ou qu'il semblerait être plus profitable à faire.

Il est cru par des juges compétents que nous avons importé dans les États-Unis environ trente races de moutons économiques. Les races principales et plus communes dans notre pays sont les moutons appelés Natis, Espagnol et le Saxon Merino, le Nouveau Leicester ou Bakewell, le South-down, Cotswold, le Cheviot amélioré, le Lincoln, le New Ayrshire, etc. Probablement que notre climat de la Nouvelle-Angleterre est tout-à-fait trop rigoureux pour la multiplication du Merino Espagnol ou race de Saxon, ceux-ci étant des animaux tendres demandant un grand soin et une protection contre toutes tempêtes et tous vents qu'on a si souvent dans cette latitude. Si c'était une race aussi vigoureuse que les autres, et aussi convenable à notre climat; ce serait peut être la race la plus profitable au cultivateur si l'on se reposait en partie sur la laine pour son profit.

Ils sont remarquables pour leur longévité, gardant leurs dents de trois à quatre ans de plus que les moutons Natis, quoiqu'ils soient plus tardifs à se former, ne rapportant guères avant trois ans, et les meilleurs maîtres de troupeaux ne le permettant pas avant cet âge. La qualité de leur laine est beaucoup plus belle qu'aucune des races ci-dessus nommées, et se vend plus chère, quoique la pesanteur moyenne de leur toison soit plus petite. On trouve bien peu de troupeaux de Merinos Saxon de pur sang dans ce pays, ce qui est dû au mélange de ceux qui étaient purs et de ceux qui ne l'étaient pas que l'on vendait comme étant de pur sang. Ceci étaient certainement bien mal, et aurait dû être arrêté avant qu'il y en eût autant de cette espèce importés.

Moutons de Leicester.—Le moutons de Leicester, non amélioré, était une race grosse pesante, ayant une laine grossière, habitant les comtés Méditerranés de l'Angleterre. M. Bakewell, de Dishley, s'est mérité une haute réputation dans l'amélioration de cette rare de moutons; le mouton de Leicester amélioré, bien nourri, a une facilité à engraisser qu'il est difficile d'égaliser. Il ne faut pas qu'il aille loin pour paître, et il ne profite pas quand il est mal nourri. Il est très précoce, et sa chair est de bonne qualité, mais grossière et n'a pas un très bon goût, ce qui est dû à la quantité de nourriture qu'on lui donne pour l'engraisser; cependant, ce mouton est très considéré par plusieurs, et serait probablement le plus profitable au cultivateur dans quelques localités où l'on vend au marché pour le principal profit, car je crains que cet

animal soit trop tendre et trop délicat pour réussir dans ce climat. M. Webster est très convenu de ce fait.

Moutons de South-Down.—Cette race de moutons a existé pendant plusieurs siècles en Angleterre, sur une rangée de collines de roches appelées South-Downs. Parmi les races de laine courte, les moutons de South-Down ont eu longtemps une haute renommée en Angleterre et dans d'autres pays de l'Europe. M. Ellman de Glynde, à Sussex, est celui qui a amené cette race à son haut point de perfection actuel. Cidavant les moutons de South-Down étaient une race très ordinaire, étant petits, ayant les épaules et les reins hauts, le col fin, et la croupe basse. Néanmoins leur laine était belle, ils étaient précoces, très forts, de peu de dépenses, et profitaient bien dans les pâturages ordinaires, où les moutons de Leicester auraient diminués. On a essayé de les amalgamer avec ces derniers, mais ça n'a pas réussi, non plus que l'amalgamation avec les moutons Merinos. Ça été par un choix soigneux et dans un seul but que M. Ellman avait en vue que les moutons de South-Down ont été amenés à leur haute valeur actuelle. Ils sont très communs dans la Nouvelle-Angleterre et dans les États du centre, étant très vigoureux, pleins de santé, bon nourriciers et bien calculés pour ce climat. Je vois aucune raison pourquoi ces moutons ne seraient pas aussi bien sur les collines du Maine et de New-Hampshire que sur les collines rocheuses de Sussex. Nos cultivateurs devraient essayer à en garder dans ces États et de se débarrasser de la vieille race native. Peut être serait-ce leur intérêt.

Moutons de Cotswold.—Les premiers moutons de Cotswold étaient une race grosse, vigoureuse, à longue laine, haute sur pattes, et à côtes plates, bien calculée pour les collines de Cotswold, qui étaient leur endroit natal. Ils étaient tardifs à se former, mais très prolifiques. Une amalgamation avec les nouveaux moutons de Leicester a en quelque sorte diminué leur grosseur et leur toison, mais leur forme est très améliorée, et ils sont devenus plus précoces. Leur laine est un peu grossière mais longue, produisant de 6 à 8lbs., par toison. Des moutons de Cotswold améliorés sont descendus des moutons de New-Oxfordshire, qui ont une si haute renommée parmi quelques-uns de nos maîtres comme ayant la laine longue, et peut être qu'il n'y a pas de race importée qui convienne mieux à notre climat que ces moutons d'Oxfordshire améliorés. Je suis informé que l'on peut voir un très beau troupeau de cette race améliorée sur la ferme de R. S. Fay, à Lyman.

Moutons de Lincoln.—Dans le comté de Lincolnshire, Angleterre, ce mouton a été la race favorite pendant plusieurs années. Le "Guide du Berger" dit qu'ils sont les plus hauts sur pattes et les gros moutons, et quoique leurs pattes et leurs ventres en parti soient dépourvus de laine,

néanmoins ils ont plus de laine sur eux qu'aucuns autres moutons. Leur laine est très longue, étant de 10 à 18 pouces de long, et chaque toison pesant du 8 à 14 lbs. Ils ont de gros os qui sont couverts par une viande grossière; ils profitent mieux dans leurs riches marais natus, car quand on les transporte ailleurs, où ils avaient la meilleure tenue, ils dégénèrent. Une amalgame avec ceux de Leicester réussit bien sous plusieurs rapports, quoique la quantité de laine fut diminuée et était plus tendre mais elle avait une meilleure couleur et était d'une meilleure qualité; cette race de moutons feraient peut être bien sur nos terrains bas, où ils auraient une bonne nourriture, et seraient protégés contre les mauvais temps.

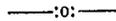
Moutons du Cheviot.—Le temps ne me permettra de parler de d'une autre race de moutons, que je pense conviendrait très bien à nos Etats du Nord; ce sont les moutons améliorés du Cheviot. Martin dit que ces moutons ont existé sur le Mont Cheviot d'Ecosse de temps immémorial, mais qu'ils ont été beaucoup améliorés par une amalgame avec les moutons de Leicester pas tant pour la laine que pour la pesanteur et la grosseur. Spooner dit que cette race s'est beaucoup multipliée sur les montagnes d'Ecosse, et que dans plusieurs circonstances elle a supplanté la race à face noire favorite. Ils sont très vigoureux, très convenable à leur pâturage, supportent les tempêtes d'hiver, et profitent bien avec une petite nourriture. Ils ont le face et les pattes blanches, une belle mine, l'œil vil, et n'ont pas de cornes. Ils ont les oreilles larges et quelque peu minces; et ils y a beaucoup d'espace entre les oreilles et les yeux. Le corps long, le dos droit les épaules basses les côtes circulaires, et quartiers gros; les pattes petites et bien couvertes de laine, aussi bien que le corps, à l'exception de la face.

L'agneau du Cheviot est bon pour la boucherie à trois ans. C'est une race de moutons doux et dociles. J'ai vu quelques beaux spécimens de ces moutons gardés par le feu M^r Daniel Webster, sur sa ferme, à Marshfield. Il en avait une grande opinion, car il réussissait mieux avec eux qu'avec aucune autre race. M. Wright dit que c'était ces moutons favoris, ayant une meilleure santé que ceux de Down et de Leicester. Ces moutons furent vendus à un encan qui eut lieu en mars dernier. Trois d'entr'eux furent amenés à Bethel, Maine, et peuvent être vus sur la ferme de M. Albion P. Chapman, du lieu. Nous sommes heureux de voir que ce jeune cultivateur entreprenant ait la chance d'avoir des moutons de cette race favorite en sa possession. J'espère que le temps viendra, et ce bientôt, où les collines du vieux comté d'Oxford seront couvertes de ces races précieuses de moutons, si convenables à ces pâturages de montagne. Je pense que les habitants du Maine et du New-Hampshire n'ont jamais

profité comme ils le pourraient, des Avantages naturels que donnent ces régions montagneuses pour la multiplication. Combien d'acres ai-je remarquées, en voyageant dans ces Etats, qui ne paient pas un sol au propriétaire, et que s'ils étaient bien cultivés pourraient faire de bons pâturages et rapporter un grand profit au cultivateur. Le Col. Randolph fait voir que les montagnes de la Virginie et quelques-unes des autres Etats du Sud, donnent les plus grandes facilités de tenir des moutons de toute région dans le monde connu. Maintenant voyons si nous n'avons pas quelque chose d'aussi bons dans le nord.

H. G. C.

Laboureur du Massachusetts.



STATISTIQUES AGRICOLES.

M. l'Éditeur,—Je vois, par les papiers publics, que l'on a essayé de donner plus de lumière sur un point difficile et qui a été beaucoup discuté, qui est la quantité de "blé crûe et consommée" dans les Royaumes-Unis. L'aurore s'est dissipée sur ce point par les importantes découvertes que l'on a faites comme les résultats des investigations que l'on vient de compléter en Ecosse, et auxquelles d'après le mode de procédure dans leur institution, je suis disposé à attacher beaucoup plus d'authenticité qu'aux résultats du système adopté en Irlande. Parmi les officiaux, qui, quelque exactes qu'elles puissent être dans les figures que représentent les aires ne peuvent pas avoir une connaissance pratique du sujet, que l'on ne peut acquérir que par une expérience et une observation personnelles, néanmoins l'élément le plus important pour assurer l'exactitude dans les estimés des produits. En présentant les arguments les plus forts pour arriver au but que depuis longtemps je désirais pronouvoir, (savoir, une connaissance parfaite, et sur laquelle on put se reposer, de la consommation et des provisions de nourriture dans les Royaumes-Unis, procurée sous la direction et le contrôle de personnes bien qualifiées pour cet objet par une combinaison d'habileté agricole avec la théorie des statistiques) il ne sera pas hors de propos de mettre au jour les différences d'opinions, qui, quoiqu'erronées, ont été données au public dans les meilleures intentions de décider ces importantes recherches pratiques; opinions, qui ont été exprimées tant par des hommes d'état, des marchands et des muniens, des commissaires et correspondants de journaux, que par des économistes politiques de tous genres. Il y a cependant un ingrédient dans ces opinions, (savoir, la quantité de froment étranger importée pour la consommation) qui parle si clairement pour lui-même sur des statistiques indubitables, que l'on peut se baser dessus, et c'est pourquoi nous pouvons prendre sur nous de dire que la consumma-

tion de froment a été estimée par tous à environ 5,000,000 qrs * annuellement sur une moyenne des 5 ou 6 années dernières. Se basant là-dessus, permettez nous de publier les divers estimés qui ont été fait, ensuite les faits indiqués par ce que nous avons déjà appris, concluant comme ils le font de fortes probabilités de conclusions théoriques prises, sans l'assistance d'une connaissance pratique et de moyens constants d'observation, que personne ne possède comme le cultivateur, sans avoir égard au pouvoir, qu'a le cultivateur comme manufacturier, et que personne n'a comme lui, de varier ses produits sans aucun changement de circonstances auxquelles il attache de la stabilité.

Les trois ou quatre exemples suivants suffiront pour notre but, et mettront en état d'en conclure d'autres, dont les noms et les estimations peuvent être inconnus au public, ou qui peuvent s'échapper de mémoire en ce moment, dont les figures trouveraient, sans doute, leurs propres places après l'une ou l'autre de celles que j'ai données. Parmi eux je n'hésite pas à placer l'Éditeur du "Magasin Agricole" car je sais combien il arrive rarement que l'économiste le plus exact et le plus observateur peut faire sur le sujet (qui plus que toute autre branche d'économie politique requiert une connaissance familière et pratique de ses détails), une expérience dans un département auquel il n'avait jamais dévoué son temps et ses talents, et auquel il est aussi étranger que les cultivateurs en général le sont aux statistiques.

M. Bright, M.P., (à Manchester) l'autorité la plus récente, estime la consommation moyenne de blé pour la nourriture et la semence à 30,000,000 quarters par année; les importations annuelles moyennes faites en Angleterre pour la même période étant constatées être environ 5,000,000 quarters; suivant le calcul de M. Bright il croit annuellement en Angleterre 25,000,000 qrs., par année.

Leu Sir Robert Peel, Bart., estima la consommation à 25,000,000 qrs., par année, le produit de l'Angleterre ayant dû être de 20,000,000 qrs.

M. Griffith estima la consommation à 24,000,000 qrs., laissant ainsi à l'Angleterre 19,000,000 qrs.

MM. McColloch, Caird et Sanders, s'accordant à estimer la consommation à 18,000,000 qrs., et d'iceux les Royaumes-Unis produisent 13,000,000 qrs.

Et vous monsieur (considérant probablement l'accord existant entre les trois dernières autorités sur notre produit moyen, vous avez fondé votre estimation pour celui de l'année 1854, avec son augmentation, vous avez estimé le produit de l'année à 17,000,000 qrs. Maintenant vous devez vous rappeler que, quoiqu'ils fussent opposés à des autorités si fortes et si respectables, j'ai osé donner, dans mon pamphlet de

* Le quarter (mesure anglaise) vaut 8 boisseaux,

1854, publicité à des calculs du produit et de la consommation moyennes des royaumes très différents et bien plus bas qu'aucun de ceux ci-dessus mentionnés. Dans ces estimations vous avez dû remarquer que je considérais 2,800,000 acres l'aire totale de blé crû dans les royaumes; et 10,500,000 qrs., son produit; 900,000 qrs. pour la semence; 11,500,000 qrs., consommés en nourriture, et 4,000,000 qrs., la quantité moyenne de produits étrangers dont l'importation est requise pour suppléer au déficit entre 10,500,000 qrs., produits et 15,400,000 qrs., consommés. Mes raisons pour ces faibles estimations étaient données dans "l'Économiste" de novembre dernier, et étaient en partie répétées dans le mois dernier dans mes observations sur la réponse de l'éditeur à la recherche de W. H. B. Elles furent faites avant que les rapports statistiques irlandais et écossais aient paru, et comme en faisant partie je considérais que le produit moyen de blé pendant quelques années avant 1854, avait été en Irlande, environ 353,000 acres, donnant 1,282,000 qrs.; et en Écosse, environ 220,000 acres, donnant 756,000 qrs.; ou donnant ensemble une quantité de 574,000 et un produit de 2,038,000 qrs. Plusieurs personnes ont condamné ces estimations comme étant trop basses; mais qu'on regarde aux retours que nous avons actuellement en notre possession. A la vérité, pour l'Irlande nous n'avons à présent d'autre connaissance que l'aire employée pour le blé en 1854, mais nous pouvons, je pense, estimer son produit à 28 qrs. par acre, et nous trouvons alors que son aire est beaucoup que celle des années précédentes, était d'environ 403,000 acres, et que son produit serait d'environ 1,410,000 qrs.; tandis qu'en Écosse elle était de 168,000 acres; donnant environ 608,000 qrs.; ou pour les deux royaumes 571,000 acres, et 2,018,000 qrs., ainsi leur aire totale était de 3,000 acres, et leur produit 20,000 qrs., moins que ceux que j'ai calculés. C'est pourquoi je m'accorde d'avantage avec les observations suivantes du "Scotsman" sur le résultat de cette recherche, savoir, "que les controverses et les conjectures des années passées ont fait naître d'énormes erreurs sur le montant du produit agricole en Écosse, et nous nous attendons à apprendre en Angleterre aussi."

Cette recherche donnent aussi une information très satisfaisante sur la vaste étendue de terre en culture — diversion du produit du blé à la culture d'autres céréales; et de plus à la récolte de fourrage, ou son changement temporaire en prairie; et les fourrages et les légumes (compris les patates) se montant à près de 600,000 acres l'an dernier, et les prairies converties à près de 1,500,000 acres; tandis que les autres, que le blé se montent à presque 1,500,000 acres. Ces faits donnent une preuve évidente que comparativement il y a peu de blé employé en nourriture humaine soit en

Irlande ou en Écosse, et qu'il y a de grandes ressources dans les deux pour augmenter la culture du blé sur la terre fortifiée par le repos de la production de céréales, ou devenue convenable à cet effet par la culture et la consommation des navets et autres légumes pour l'amélioration et la nourriture des animaux. Les rapports d'Écosse prouveront au cultivateur expérimenté que, si les prix restent suffisamment rémunérateurs, l'Écosse pourrait, et produirait sans doute, annuellement, sans militer contre la bonne culture, pas moins de 300,000 acres de blé de plus, et donnerait plus de 1,000,000 qrs de blé; tandis que les rapports d'Irlande donnent un résultat presque correspondant.

Les recherches en Écosse donnent les preuves les plus satisfaisantes que les cultivateurs sont ni incompetents, ni ne refusent de co-opérer en donnant les statistiques requises par un système qui les garantit de tous maux auxquels ils peuvent appréhender que leur information pourrait donner naissance. Je suis, etc.

JAMES M. BUCKLAND.

Gloucester, 19 mars, 1855.

Irish Agricultural Journal

—:—

UN JARDIN DE CULTIVATEUR.

Il y a un grand changement depuis quelques années, parmi nos cultivateurs, dans la culture d'un jardin potager, mais il y a encore un vaste champ d'amélioration, et nous sollicitons l'attention de tous, sur la valeur et la nécessité d'une grande provision de saison de légumes de jardin. Ce n'est pas une preuve de l'économie du cultivateur quand même son champ serait bien cultivé, que de voir la clôture du son jardin brisée, et le jardin couvert d'herbes sauvages. Personne ne peut apprécier, à moins qu'il en ait fait l'essai, la valeur même d'un petit jardin, bien cultivé. Le changement constant de végétaux qu'il donne à la table, et la quantité de provisions plus substantielles qu'il épargne, sans rien dire des hautes considérations de confort et de santé au nombre de ses nombreux avantages. Ça toujours été le cas, et peut être que les choses sont encore aujourd'hui dans le même état, que le soin donné au jardin est en proportion inverse à la grandeur des prémisses de l'occupant et de ses moyens pécuniaires. Si un homme n'a qu'un demi-acre ou moins de terre, il le cultive en végétaux et en fruits; tandis que celui qui a en possession cent acres de terres ou plus, labour et sème des grands champs et ne cultive nullement le jardin. Pendant toute la saison sa femme n'a d'affaire qu'au saloir, au quart de fleur, et aux patates, dont elle fait d'énormes repas pour assouvir la fin vorace d'une douzaine de travailleurs. On ne voit jamais de laitue, d'asperge et autres plantes semblables on se contente d'en lire les noms;

tandisque l'humble voisin, qui n'a qu'un demi-acre de terre a une grande provision de ces plantes. Au milieu de l'été les employés de la femme du cultivateur vont dans le champ chercher des pois et du blé-d'inde vert, tandisque l'autre a à la main une grande variété d'articles et de bien meilleure qualité. — L'avantage des végétaux potagers, que l'on peut se procurer en abondance sur un demi-acre de terre, ou même moins, est trop grand pour en parler ici; le grenier fournira la graine, et un faible travail avec la houe et le rateau, après le labour et l'engrais, rendra le terrain en état de la recevoir. Les différents légumes, les pois, les fèves, le blé-d'inde, les concomres, les choux et les tomates, et une douzaine d'autres plantes semblables, rendent, par leur culture, des piastres pour des chelins. Mais la seule question des piastres et des cents n'est rien, au prix des autres avantages qui découlent d'un bon jardin. L'indulgence innocente de l'appétit, la bonne santé, la force et la satisfaction du goût, que ne manquera pas de produire un jardin potager, sont quelques-uns de ces avantages.

La question peut être raisonnablement faite, pourquoi il arrive que le jardin du cultivateur est si fréquemment négligé, tandis que le pauvre mécanicien et l'artisan cultive leur morceau de terre de manière à le faire produire si abondamment? En voici, sans doute, la raison. Chez le premier, le jardin n'est seulement qu'une considération secondaire, et peut-être pas autant; tandis que chez l'autre, c'est son profit et ses délices. Chaque pouce de terre est requis, et il veille sur chaque graine à mesure qu'elle végète, se développe et vient à maturité. Si il se plaint c'est des limites étroites, du peu qu'il a à cultiver pour sa famille. Le jardin du cultivateur est semé et planté à temps perdu, trop tard, ou trop de bonne heure, quand on ne le cultive pas en même temps que le champ. Il est houché et sarclé (si il l'est) quand il fait trop mauvais temps pour aller travailler au champ, ou on y travaille à la hâte et sans soin, de sorte que le tout est mal fait.

Il faut une plus grande réforme dans l'agriculture et il faut qu'elle soit effectuée. Les papiers qui s'occupent d'agriculture ont beaucoup fait pour amener une telle réforme, mais leur mission à ce sujet n'est pas encore terminée. Nous voulons perdre notre réputation si, un cultivateur industriel et intelligent, qui ne s'est jamais donné la peine de cultiver un bon jardin, s'en passe après en avoir fait l'essai pendant une seule saison. — *Rural New Yorker*.

—:—

La Mouche à Blé dans le Wisconsin.
— Nous avons devant nous plusieurs lettres et journaux, donnant tous un triste rapport de la destruction de la récolte croissante de blé dans les comtés de Cass, Van Buren, Alleghen; St. Joseph, Hillsdale, Collioun, Jack-

son, Washtenau et Kalamazo, Michigan, par la mouche à blé; la même, pensons nous, qui a fait tant de dommages au blé dans le pays, l'an dernier. Des champs qui promettaient 25 minots par acre il y a 3 semaines, sont entièrement détruits, et en quelques endroits les cultivateurs labourent leurs champs et y sèment du blé-d'inde. Cette calamité est venue tout-à-coup, et on ne s'y attendait pas, on espérait que l'hiver avait détruit les œufs. Dans les endroits infestés, quelques champs de blé de la Mer Noire en ont été exemptés.

CULTURE DE LA PATATE.

Nous espérons avoir plus de patates plantées cette année qu'à l'ordinaire. Leur exemption de la rouille l'été dernier induira plusieurs à en planter de grands champs. La principale difficulté sera la rareté de la semence, ou plutôt des germes pour la plantation. Nous avons dit plus d'une fois que les patates petites et vertes étaient aussi bonne pour la semence que les plus grosses et les plus belles de l'an dernier. Nous admettons le principe général que l'on doit choisir et planter la meilleure graine. Cependant nous devons remarquer qu'ordinairement nous ne semons pas de la graine de patates. Nous employons les racines ou les germes à cet effet.

Alors, la notion, que les patates les plus belles et les plus mûres doivent être plantées, est erronée.

Les patates croissent des racines, bulbes ou germes. Il est connu que les patates, pas tout-à-fait mûres, sont meilleures pour la plantation que les plus grosses et les plus mûres. L'analogie nous apprend que les rejetons de pommiers ne sont pas aussi bons quand ils sont vieux que quand ils sont coupés de la production de la dernière année. Alors pourquoi insister sur la plantation des patates mûres en préférence à celles qui ne le sont pas, ou les petites? Sur notre propre ferme nous avons eu pour habitude de planter des petites patates. Nous avons réussi aussi bien que quand nous en avons planté de très belles, et qui se vendaient très chères. Dans cette année de rareté, nous suggérons à tous de planter les petites patates, et même celles qui sont à moitié pourries. Vous verrez ce qui en résultera.

—Labour, du Mass.

GRANDE VENTE DE BÊTES À CORNES.

La vente par encan public, du troupeau célèbre de bêtes à courtes cornes de M. Tanqueray, a eu lieu à Hendon, le 24 avril. Cent bêtes à cornes ont été vendues (\$37,532,88), donnant au-dessus de \$37 chaque, 36 vaches, genisses et veaux vendus 5,610 guinées, donnant au-dessus de \$372 chaque; et parmi ceux-ci il y en avait 24 au-

dessous de 12 mois. 23 taureaux vendus \$1837 guinées, donnant près de \$386 chaque, et parmi ceux-ci 19 étaient au-dessus d'un an.

Le plus haut prix fut donné pour la vache de six ans, Oxford 11, 500 guinées (\$2,500) furent payées pour elle par M. Hunter, de Brompton, M. T. Pacheta à la vente de Lord Ducie, pour 250 guinées. Le plus haut prix suivant fut pour la genisse de 2 ans, Oxford 16, acheté par MM. Morris et Becar, de New-York, pour 480 guinées (\$2,419,20). Le taureau de trois ans, Duc de Cambridge, vendu pour 280 guinées à Sir C. Knightley. Les taureaux d'un an, Duc d'Oxford 6, et Barrington, vendus pour 200 guinées chaque; et une vache de cinq ans, Espérance, à M. L. Spencer, de New York, 200 guinées et une genisse d'un an, De Grande Espérance, pour 140 guinées. Becar et Morris étaient de grands acheteurs; outre la vache de 480 guinées, ils eurent Minerve 2nde., 180 gs., Victoria 29ème, 160 gs., Minerve 4ème, 140 gs., Iris, 90 gs., Surprise, 80 gs., Delia, 65 gs., Louise, 34 gs. Brooks and Fuller, agents pour la compagnie d'importation d'animaux, Livingston, N. Y., eurent le taureau d'un an, Gouverneur, pour 60 gs.; aussi les genisses de deux ans, Camilla et Dorinda, pour 52 et 25 gs.

Le *Mark Lane Express*, dit: La façon se bornait presque entièrement à M. Gunter et aux visiteurs de l'Amérique et de l'Australie. Nous croyons que les ordres les plus hauts étaient principalement, si non seulement, parmi ces quelques personnes. Les hauts prix semblent avoir été donnés à la race de courtes cornes de la Duchesse d'Oxford, "des premières vaches" dit l'*Express* allèrent aux prix des bouchers; contre lesquels nous avons de certains airs qui paraissent augmenter chaque fois qu'on les offre. Ici on demande, si l'estime ou la façon qu'elle l'est, et que sa valeur sera toujours reconnue aussi longtemps qu'on la pourra découvrir. Néanmoins, peu de nos meilleurs hommes, semble-t-il, ne font plus attention qu'aux longueurs. Ces grandes ventes, après tout, viennent de l'exportation. Il en était ainsi à Tortworth; et pour cela seul M. Gunter voulait que la même chose eût lieu à Hendon. Le secret est que nos amis Américains achètent en compagnie. Plan qui réduit les frais qu'encoure un district pour l'usage des meilleurs animaux.

Couvertures des Vaches.—Un correspondant du *Rural Intelligencer*, qui a voyagé en Hollande, dit:—"Ils prennent grand soin de leurs vaches, en hiver, et on étoit quand le temps est pluvieux, vous voyez leurs vaches dans les champs avec des couvertures; même plus souvent que vous voyez les chevaux couverts ici en hiver. Ce soin est bien payé par la quantité de

lait et la moindre consommation de fourrage."

Une Bonne Vache.—J'ai une vache de sept ans de race mêlée, Durham, Devon et Native, qui donna douze livres moins une once, de beurre de première qualité en sept jours, en juin dernier, après avoir employé le lait nécessaire dans une famille de sept personnes. La crème seule fut barattée, et la nourriture de la vache étoit de l'herbe seulement.

APPLICATION D'ENGRAIS AUX PRAIRIES.

Un écrivain dans le *Germantown Telegraph*, fait un rapport de son expérience sur le sujet ci-dessus et dit:—

M. l'Éditeur, —Il y a un préjugé qui existe communément dans l'esprit de plusieurs cultivateurs, contre l'application d'engrais aux prairies, et nous la voyons rarement adoptée, et alors sur une très petite échelle. J'en ai fait plusieurs fois l'expérience, et je dois dire que les résultats ont, dans chaque cas, surpassé mon attente. Le printemps dernier j'avais environ quarante voies d'engrais en compost, composé de terroir amassé l'automne précédent, de cendre de bois, de gypse, fiente de poule, excréments d'animaux, contenus de privés, copeaux en engrais, os pulvérisés, de la chaux et du sel; le tout ayant été bien mêlé en le retournant trois fois. De ce compost, six voies furent répandues sur un acre de terre en prairie, qui étoit en très mauvais état, et qui avait l'été précédent produit moins de mille livres de foin à l'acre. La terre est de sable léger, reposant sur un sol graveleux, quelque peu incliné à la sécheresse. L'application fut faite le 19 avril, et fut suivie d'une pluie qui dura près de huit jours; le temps pendant les quinze jours suivants fut chaud, et sous tous rapports favorable à l'expérience et à la végétation.

Je suivis l'expérience avec beaucoup d'intérêt, plus spécialement parce que quelques-uns de mes voisins avaient ridiculisé l'idée de rendre fertile un champ aussi épuisé par des moyens comme ceux que j'avais adoptés. Mais avant le premier de mai, leur scepticisme reçut un choc auquel ils n'étaient nullement préparés. Bien que le sol fut épuisé, l'herbe commença à bien pousser, et continua ainsi rapidement jusqu'au 29 juin, temps où elle fut coupée. Le champ produisit 2,300 livres de foin à l'acre, ainsi qu'une herbe qui fut ensuite coupée et qui est une nourriture excellente pour l'automne, et promet une bonne récolte pour l'année prochaine. Au milieu de mai l'herbe avait complètement couvert l'engrais; le protégeant des rayons du soleil, et des effets destructeurs des vents. L'examinant plusieurs fois pendant la saison, je trouvai qu'il étoit assez humide, et se réduisant en une terre

noire autour des racines, tenait la surface du sol légère, et dans un état très favorable à l'expansion des racines. La différence d'apparence entre cet acre et ceux qui joignent était bien marquée. Non seulement l'herbe était plus surabondante, mais elle était d'un vert plus foncé. Avant d'appliquer le compost, il n'y avait eu que bien peu de trèfle blanc sur le sol, mais le compost en fit venir une abondance, et ajouta beaucoup à la valeur du produit comme nourriture.

Où l'on peut le faire, je préfère cette application d'engrais en automne, avant que la terre soit couverte, à moins que la terre ne soit pas plane. L'action des pluies de l'automne dernier serait favorable, vu qu'elles répandraient dans le sol les parties solubles de l'engrais, et les amènent en contact immédiat avec les racines de l'herbe sans les affecter.

Où l'on applique de l'engrais frais, et qui n'a pas fermenté, il est bon de répandre du charbon de bois pulvérisé, du gypse, de l'acide sulfurique, ou une solution de vitriol vert dans l'eau, pour absorber et fixer l'ammoniac et l'acide carbonique de l'engrais. Ces gaz sont très développés par l'exercice animal dans son état naturel, et comme ils sont très volatils, ils se perdent aisément, à moins que l'on ne prenne des précautions telles que celles ci-dessus recommandées. L'application d'engrais au blé d'automne a confirmé les suggestions de plusieurs, même parmi ceux qui considéraient cette pratique comme une perte d'engrais. Les faits sont des choses opiniâtres; il est inutile de contester leur instruction, quelques soient les préjugés qui pourraient nous induire à le faire.

UN CULTIVATEUR DE BYBERRY.

Moyen Amélioré de faire du Pain de Blé.—Le correspondant de Paris du *Commercial Advertiser* parle d'un plan inventé par un boulanger de cette ville pour réduire le prix du pain. Il met une partie de riz dans cinq parties de fleur de blé, ce qui épargne un sou par deux livres de pain. Le gouvernement a fait examiner le pain par des personnes compétentes, et en a autorisé la vente, à un moindre prix que celui fixé par la police. La demande est si grande que le boulanger n'en peut pas fournir assez. La nutrition ni le goût du pain ne paraissent affectés par le nouvel ingrédient.

Fromage Rôti.—Ce qui suit peut être de quelque utilité. Coupez le fromage en morceaux d'épaisseur modérée; et mettez les dans un vaisseau de cuir étamé, avec un peu de beurre et de crème, faites le bouillir jusqu'à ce qu'il se dissoute, alors ôtez le du feu, faites le refroidir un peu, ajoutez y quelques jaunes d'œufs, bien bat-

tus; mettez le en pain, et faites le rissoler devant le feu.

POISSONS ET LEUR MIGRATION.

Nous avons dans le *Putman's Magazine* différents détails sur les harrengs, les anguilles et autres poissons, comme suit:—

Pour des fins connues et inconnues, dans les ruisseaux comme dans le large océan, on voit les poissons toujours agités, se dérangeant de tous côtés, voyageant tantôt seuls tantôt en foule. Le but de leurs voyages réguliers n'est en partie que pour frayer; le maquereau délicat va vers le midi quand son temps arrive, et la belle sarline de la Méditerranée va vers l'ouest dans le printemps, et retourne à l'est dans l'automne. L'éturgeon du nord de l'Europe descend les rivières du continent, et le saumon émigrant des mers polaires voyage, nous ne savons comment, par les rivières et les lacs, et se rend à la Baikal, où il nage toujours en grand nombre, sur les rivages du nord et du sud. Les voyages du saumon sont sans doute bien connus, car ce poisson était favorisé dans le temps de Plin, et ce qui est étrange, on le trouve dans toutes les mers dans l'Arctique, près de l'équateur, de la Nouvelle Hollande, excepté dans la Méditerranée. Ils nagent en masses triangulaires dans les grandes rivières du nord de l'Europe de l'Asie et de l'Amérique. Ils s'étendent à la Bohême de la mer en passant par la rivière Elbe; ils vont près de la Suisse par les eaux vertes du Rhin, et même jusqu'au pied des Cordillères par un voyage de 3,000 par l'Amazone! Leur multitude n'est pas aussi dense quand ils montent le courant des rivières fortes; mais ils se placent d'une manière très régulière. Les femelles les plus fortes et les plus grosses conduisent; fait qui réjouira les femmes ambitieuses de notre âge; suivies par les autres de même sexe, voyageant deux par deux à différents intervalles; ensuite viennent les mâles dans le même ordre. Ils montent le courant, en faisant un bruit comme celui d'un orage éloigné, faisant de gracieuses motions, en allant avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine. S'ils arrivent à un rocher ou un mur, ils s'arrêtent, sautent avec une force incroyable, et répètent leurs efforts jusqu'à ce qu'ils aient vaincu la difficulté; on dit même qu'au pied des cataractes, ils prennent leur queue dans leur bouche, l'échappent tout-à-coup, comme un ressort élastique, et sautent 12 à 15 pieds en l'air. Et ainsi ils voyagent, avec intrépidité et sans fatigue, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une place convenable pour déposer leurs œufs, et avec le même instinct merveilleux, ils retournent, d'année en année à l'océan éloigné.

Le harreng est un poisson petit et de peu de valeur, néanmoins il nourrit des millions, et emploie pas moins de 3,000 vaisseaux

couverts, sans parler des bateaux employés à cette pêche. Où est leur demeure, l'homme ne le sait pas; il est seulement certain que l'on n'en trouve pas au-delà d'un certain degré de latitude septentrionale, et que le vrai harreng n'entre jamais dans la Méditerranée, et reste en conséquence inconnu aux anciens. En avril et en juin il en apparaît des masses innombrables dans les mers du nord, formant de gros bancs, souvent de trente milles de long et de dix milles de large. Leur épaisseur n'a jamais pu être certifiée d'une manière satisfaisante, et leur densité peut être jugée par le fait que des lances et des harpons envoyés au milieu d'eux s'enfoncent et ne reviennent pas, restant droits! Divisés en bandes les harrengs vont aussi en un certain ordre. Longtemps avant leur arrivée, leur approche est annoncée par des foules d'oiseaux de mer qui les veillent, et des requins qui se tiennent autour d'eux, et une huile épaisse ou substance gluante s'étend au-dessus d'eux, colorant la mer pendant le jour, et jetant une lumière douce et majestueuse la nuit. Le singe de mer, la "chimère monstrueuse" du savant, les précède, et pour ce là il est appelé par les pêcheurs le roi des harrengs. Alors on voit des mâles seuls, souvent trois ou quatre jours avant la grande armée; ensuite viennent les gros et les plus forts, enfin les troupes énormes, nombreuses comme les grains de sable sur le rivage et les étoiles au firmament. Ils cherchent les places où il y a beaucoup de pierre et de plantes marines, où ils frayent, et comme les autres animaux ils fréquentent régulièrement des endroits où ils deviennent habitués, de sorte qu'on peut s'attendre de les y trouver comme au lever et au coucher du soleil.

D'autres poissons ont des particularités étranges dans leurs voyages. Ainsi, on nous dit que les maquereaux passent l'hiver dans une position, qui ne semblerait pas aux autres très confortable. Dans l'Arctique aussi bien que dans la Méditerranée, aussitôt que vient l'hiver, ils plongent leur tête et la moitié de leur corps dans la vase, laissant leur queue sortie et droite. Ils gardent cette position jusqu'au printemps, où ils sortent, en nombres incroyables, de leurs caches et vont vers le midi pour déposer leurs œufs dans des eaux plus naturelles. Cet élément leur est si naturel qu'ils meurent aussitôt qu'ils sont tirés de l'eau, et alors ils brillent d'une clarté phosphorescente.

L'anguille est le poisson voyageur le plus étrange; elle marche même sur la terre. Pendant les étés chauds et de sécheresse, quand les étangs et les petits lacs sont taris, elle laisse hardiment sa demeure, et serpentant à travers l'herbe épaisse, elle se rend pendant la nuit à l'eau la plus prochaine. Elle est très gourmande et aime tellement les jeunes pois tendres, qu'elle laisse l'eau pour monter de grandes côtes pour satisfaire son désir, et, hélas! pour tomber dans les pièges d'hommes méchants. D'autres poissons voyagent en multitude tout pendant la

nuît, et une perche dans le Tranquebar monte non seulement sur le rivage, mais dans des palmiers élevés, pour avoir de certains coquilles de poisson qui sont leur nourriture favorite. Couverte d'une certaine glue elle se glisse sur l'écorce rude; les épines, qu'elle sort et renuaine à volonté lui servent comme des mains pour se pendre, et avec l'aide des nageoires et une queue puissante elle monte, donnant l'image étrange d'un poisson vivant au haut des arbres altiers.

—:—

LE GUANO ET CE QU'IL COUTE.

M. l'Editeur.— La ferme sur laquelle je vis est un peu humide; et le sous-sol est bleu, et de terre forte, bonne pour le pâturage, aussi pour les céréales, à l'exception du blé. J'ai beaucoup entendu parler du guano péruvien, du superphosphate de chaux, etc. Je n'en connais pas le prix, et quel en serait l'avantage sur un sol comme celui-ci. Pourriez-vous m'informer du prix et de l'application? Je ne voudrais pas vous donner ce trouble, si j'avais le temps de faire des recherches; mais c'est le temps des travaux du printemps. Adressez, s'il vous plaît, à Templeton, Mass., et vous obligerez.

Votre très humble, etc.,

B. E. THAYER.

Sur une terre humide le bon guano fait mieux que sur un sol sec. Le guano péruvien est le meilleur que l'on ait essayé ici. Le prix est d'à peu près 50 piastres le tonneau.

Quant au superphosphate de chaux nous ne le connaissons que bien peu, car nous préférons le guano, dont il y a une grande quantité. Plusieurs ont essayé le superphosphate avec de bons résultats. Pendant que d'autres le condamnent. Une grande quantité de cet article a été faite d'une manière à le rendre sans valeur. Le guano doit toujours être répandu sur la terre labourée, et mêlé avec le sol au moyen d'une herse. Avant de l'étendre on doit le mettre en tas dans le jardin ou le champ et le mêler avec quatre à cinq fois la quantité de terre. Les tas doivent rester plusieurs jours, jusqu'à ce que les masses dans le guano s'amolissent et que le tout soit bien mêlé et soit assez fin pour être semé.

Trois cents livres de guano font un bon engrais pour un acre de blé d'inde ou de froment.

LABOUREUR.

—:—

CULTURE AVEC SOIN.

C'est inutile de faire un jardin, de faire des couches, de planter des arbres, arbrisseaux, fleurs, etc., et alors souffrir que l'intérêt diminue dans ces choses, après que la première excitation est finie. Malheureusement plusieurs se trompent sous ce rapport. Ils ont vu, l'an dernier, de beaux arbres, de

beaux fruits ou de belles fleurs, dans le jardin de quelqu'un, et ont résolu d'en avoir de semblables dans les leurs. Ou ils ont lu dans les journaux, ou sur le catalogue d'un jardinier, certaines choses qui ont éveillé leur intérêt. Ainsi, ils envoient chercher quelques pommiers de choix, ou des poiriers, ou des belles vignes, ou des arbrisseaux à fleurs, et quand ils arrivent, on prend de grandes peines pour bien préparer le sol et les bien placer. Pendant la première année on en aura peut être soin. On ôtera toutes herbes sauvages, et on protégera les plantes contre les gros vents, éloignant les bêtes et les enfans. Mais la nature doit avoir son temps, et il se passera quelques années peut être avant qu'il y ait des fruits. Pendant ce temps là la nouveauté se perd, l'excitation diminue: les arbres sont négligés; la terre autour se couvre d'herbe et se durcit; on y laisse les pous, les sauterelles et autres vermine; la neige a cassé une branche ou deux; le vent a fait sortir les racines de terre; la patience du propriétaire est épuisée, et il conclut que ses premières démarches sont perdues, et que les rapports florissants qu'il a lus n'étaient rien que de la fausseté. Alors il blâme les journaux, le catalogue, les jardiniers, et tout le monde excepté le coupable—lui-même. Il a violé les besoins de la nature, et ses arbrisseaux ne peuvent pas se rebeller contre les lois. Le fruit ne paraît jamais; ou si il vient, ce n'est pas ce qu'on attendait et ce qu'on devait attendre de lui, le tout parce que l'arbre qui l'a produit, a été négligé et a souffert.

Tout ce qui est digne d'être acheté est digne de soin; et dans ce monde sans soin on ne peut rien avoir. Les jeunes arbres doivent avoir un sol riche et mou; on doit les étayer; on doit cultiver la terre autour pendant quelques années; la vermine en doit être éloignée; les branches affectées et cassées doivent être coupées, et on en doit éloigner les enfans et les animaux. Avec ce soin toutes les attentes seront réalisées en temps convenable. Il en est ainsi pour les poiriers, les cerisiers, les pommiers, les vignes, les framboisiers, les gadelliers, et enfin de toute chose dans le verger ou le jardin. *Ayez soin de vos choses et elles vous paieront au double*; négligez-les, et alors blâmez, non pas les jardiniers ou l'éditeur des journaux, mais vous seul.—*Rural Intelligencer.*

—:—

LE VER A OGNON.

MM. les Editeurs.— Dans cet endroit, depuis plusieurs années, notre récolte d'ognons a totalement manqué, en conséquence des déprédations commises par le petit ver. Il en est résulté que l'on a cessé de les cultiver, et peu de nos jardiniers des alentours en ont semé, considérant que c'était du temps perdu. Mais l'été dernier il a été découvert un remède sûr et efficace par un de mes voisins. Il avait semé des oignons,

qui avaient une belle apparence, mais un jour, lorsqu'ils étaient arrivés à la hauteur de trois pouces environ, il s'aperçut qu'ils flétrissaient et mouraient, et de ce jours ils continèrent de plus en plus à flétrir, et il était évident que si l'on n'appliquait pas quelque chose de préventif ils auraient tous le même sort. On employa de la cendre, de la suie, etc., mais ce fut en vain. Les plantes disparaissaient une par une, néanmoins, comme une dernière tentative pour les sauver, (ce que l'on employa avec peu de confiance cependant) il versa sur la couche une cuve contenant du tabac infusé, dans lequel il avait lavé ses moutons et ses agneaux pour tuer les tiques qu'ils avaient. Les insectes cessèrent de suite leurs ravages, les plantes reprirent leur force et il eut une abondante récolte d'ognons. C'est le seul exterminateur de petit ver que j'ai entendu dire qui ait été efficace, et on peut se fier à son application.

JAMES FELLOWS.

Salisbury, N. H.

Cultivateur de Boston.

—:—

COUT DE LA CULTURE DU FROMENT, BLÉ D'INDE, ETC.

Le prochain volume du *N. Y. Agr. Transactions* contiendra un compte de ferme détaillé, de M. Johnson, près de Génève, dont nous recueillons les intéressants items suivans, touchant le coût de la culture de différents grains l'été dernier. Son état est publié dans le journal de la société de l'Etat, pour le présent mois, et fait honneur à M. J. pour l'ordre et la méthode dans ses opérations agricoles.

La ferme contient 80 acres de terre labourable, divisés en neuf lots, numérotés, et dont il tient un compte exact. Le sol est de terre grasse sèche, le sous-sol d'argile, assez plan d'un bout à l'autre de la ferme. Chaque récolte est chargée de l'intérêt sur la valeur de la terre qui l'a produite, et de tout le travail et ce qui est employé dans sa production. Il fut semé six acres de blé, dont le coût fut de \$122,40; le produit fut de 126 minots ou 26 minots par acres; ce qui fait que le minot coûte un peu plus que 97 cents. Mais déduisant la valeur de la paille, estimée à \$18, le coût du blé n'est que 83 cents par minot. Il se vendit \$1,81, laissant un bel espace à côté des chiffres pour marquer le profit. Au prix du blé depuis plusieurs années, le profit aurait été petit ou il n'y en aurait pas eu.

Huit acres d'orge coûtèrent \$102,20 et produisirent 284 minots, ou 35½ minots par acre. Elle coûta près de 37 cents, et se vendit \$1 le minot. Ce qui donna un plus grand profit que le blé a donné depuis un grand nombre d'années.

Dix acres de blé d'inde sur une levée de terre, coûtèrent \$153,26. Le produit fut de 410 minots de blé d'inde, et il y eut pour \$60 de tiges; M. Johnson dit que le coût

du blé-d'inde est de 37½ cents par minots, mais si nous déduisons la valeur des tiges du coût, le blé-d'inde ne coûte que 23½ cents le minot. Nous serions content d'avoir quelques explications de M. J. sur ce point, vu que la valeur des tiges et de la paille peut avoir été mise en compensation des dépenses non indiquées.

On garde dix vaches sur la ferme, donnant une moyenne de 210lbs. de beurre chaque. M. J. estime le produit de chaque vache à environ \$64, et la tente à \$26,85. Ça coûte 12 cents par livre, pour faire le beurre sur la ferme de Elmwood, et nous ne pensons pas qu'on puisse le vendre moins ailleurs avec beaucoup de profit. Ses cochons, tués à 9½ mois, nourris de lait et engraisés avec du blé-d'inde, coûtent 5 cents la livre. La balance après toutes dépenses sur la ferme, pour l'année dernière, a été de \$953,52.

M. Johnson pratique le système de rotation suivant. 1o. le blé-d'inde, auquel est appliqué tout l'engrais qui n'a pas fermenté, qu'il peut avoir. L'année suivante il y sème de l'orge, 2½ minots de graine par arpent, alors ils y sème du blé en automne, en répandant de l'engrais sur la surface, 6 voies environ par acre. Le printemps suivant on y sème 8 pintes de graine de trèfle et 5 pintes de graine de mil, avec un minot de plâtre par acre, quand on a laissé ce terrain en prairie pendant trois ans. Le produit ordinaire est de 55 minots de blé-d'inde, 30 minots d'orge, et de 20 à 30 minots de blé par acre. L'engrais est couvert, et on suit un système régulier d'égoût.

Mélange.—On peut demander, le mélange rencontre-t-il des objections dans tous les cas? Non, quand on s'y entend. Je donnerai pour exemple ces moutons de New Oxfordshire qui suivent ceux de Cotswold, et sont considérés égaux par plusieurs. Ceux-ci sont un-huitième ou plus-seizième moutons de Leicester et le reste Cotswold. Ainsi nous faisons des expériences en croisant différentes races, et si nous faisons quelque amélioration dans quelque cas, continuons, si non, revenons au premier troupeau.

Ceux qui ont mêlé des brebis de sang mêlé aux béliers de pur sang, ont dû rencontrer plus ou moins de désappointement pour la cause suivante. C'est un fait admis parmi tous ceux qui élèvent avec observation, que comme règle générale, le produit d'un animal n'est pas en couleur, grandeur, forme, etc. du mâle, mais il ressemble plutôt, ce semble à ses ancêtres les plus reculés. Si ceci est accepté, je pourrai m'étendre plus au long sur le sujet dans le prochain numéro.—Gardeur de Bestiaux dans le Comté de Bourbon, Ky.

FAITS SIMPLES EN CHIMIE AGRICOLE.

Par J. S. Houghton, M. D.

Le fumier d'étable dont l'urine des ani-

maux s'est échappée n'est pas un engrais complet.

L'assertion ci-dessus a été émise dans un article précédent, et expliquée assez au long. La raison en est principalement, que certaines parties de la nourriture passent toujours en solution dans l'urine, d'où il se fait que la matière solide seule, quelque quantité qu'on en ait, ne peut jamais fournir assez de matière pour produire la même récolte qui a nourri les animaux, si l'urine est perdue.

En liaison intime avec ce fait dans l'économie des engrais, est cet autre fait, ou ce principe, que chaque sol doit contenir toutes les parties constitutives de la plante à produire, en quantité suffisante (et même en excès), ou il est impossible de produire les récoltes les plus parfaites et les plus abondantes.

Dans les cas ordinaires il ne suffira pas d'ajouter au tas de compost un des principaux ingrédients des plantes, la chaux le plâtre de Paris, du sel, ou de la potasse seulement; mais si la plante demande, comme le font la plupart des plantes, cinq ou six ingrédients principaux, ils doivent y être tous, ou ceux qui y seront employés, seront comparativement perdus pour le temps.

Dana s'est servi à ce propos d'une comparaison fort juste: il dit que tenter de cultiver le sol sans que tous les ingrédients des plantes s'y trouvent en quantité suffisante, c'est comme s'y on entreprenait de construire un vaisseau de cette manière: quand même ont aurait tous les madriers, les barres, les voiles et les cordages nécessaires, si l'on n'a ni clous, ni fiches, ni chevilles, on ne pourra réussir à construire le vaisseau; les clous et les chevilles sont de petits matériaux, comparés à ceux du reste du vaisseau, mais on ne saurait s'en passer. Ainsi en est-il de l'économie rurale.

Autant vaudrait-il essayer de construire un navire sans clous que d'essayer de produire des plantes, en se passant des plus petits ingrédients de la matière fertilisante. Si vous affectionnez un agent fertilisateur, la chaux, par exemple, ce peut être celui dont vos plantes n'ont pas besoin, tandis que la petite dose dont elles ont besoin est négligée: les pommes de terre ont besoin de beaucoup de terre végétale, mais ne demandent pas beaucoup d'engrais riche; le blé-d'inde, au contraire, exige un riche engrais. Cependant, combien ne voit-on pas de fermiers cultiver des patates, en se servant de l'engrais le plus actif, et du blé-d'inde dans un sol nouvellement tourné, avec à peine le moindre engrais? J'avoue que le gazon nouvellement tourné ferait un bon engrais, s'il était pourri; mais il y a à douter que ses ingrédients puissent devenir utiles au blé-d'inde, la première année.

Si l'on emploie abondamment le fumier d'étable, il est probable que presque tous les constituans des plantes se trouveront dans le tas de compost et dans le sol, à l'exception de l'ammoniac. On peut obtenir aisément cette substance du guano, si on le

trouve à propos. Avant d'être ajouté au tas d'engrais, le guano doit être, comme de raison, mêlé avec du bon terreau noir, de la poudre de charbon de bois, ou quelque autre matière susceptible de bien absorber l'ammoniac, du plâtre de Paris, par exemple. Mais malgré cela, il peut encore manquer, dans une culture générale, de quelqu'un des principaux ingrédients d'une récolte spéciale. La potasse est nécessaire pour les pommes de terre; la poudre d'os en grande quantité, pour les navets; la chaux pour les pois; le plâtre de Paris pour le trèfle. Or, si un cultivateur néglige de s'assurer si tous les ingrédients d'une récolte sont présents en quantité suffisante, ou ne le sont pas, dans l'engrais qu'il se propose d'employer, ne pourra-t-il pas, au lieu de manquer de la petite matière (comme des clous du navire), manquer de la matière principale, de quelque chose d'analogue aux plus importants besoins du sol?

Personne, il me semble, ne pourra nier un moment qu'il soit nécessaire de se mettre soigneusement au fait de la nature des plantes, et de la composition convenable des engrais pour pouvoir pratiquer l'agriculture avec succès. Je suis loin de vouloir recommander aux cultivateurs de se procurer des analyses de leurs sols, par ce que je ne crois pas qu'ils aient besoin d'apprendre la nécessité de conserver leur engrais liquide, non plus que la nécessité de l'art d'ajouter à leurs tas de compost ce qui peut leur manquer.

NE LAISSEZ PAS PERDRE LES FEUILLES MORTES.

Si chaque horticulteur réfléchissait un moment sur la nature des feuilles tombées, qui contiennent, non-seulement des matières végétales, mais encore des sels terreux, de la chaux, de la potasse, etc., nécessaires à la crue de la saison suivante, et cela aussi, exactement dans la proportion requise par tout arbre ou toute plante d'où elles tombent; bien plus. s'il considérait que c'est précisément de cette manière, par la décomposition des feuilles tombées, que la nature enrichit le sol, d'année en année, dans ses grandes forêts, il lui serait impossible de souffrir que ces feuilles fussent emportées par tout vent qui soufflerait, et conséquemment entièrement perdues pour lui. Un sage horticulteur recueillera diligemment, de semaine en semaine, les feuilles qui tombent sous chaque arbre, et en les enfouissant elles se décomposeront et enrichiront le sol, et il procurera ainsi de la manière la moins coûteuse possible, de la nourriture à l'arbre. Dans certains vignobles de France, on tient les vignes dans le meilleur état en se contentant d'enterrer à leur pied les sarments qu'on en coupe, ou les feuilles qui en tombent, à la fin de l'automne. —*Horticulturist.*

CORRESPONDANCES.

A l'Éditeur du *Journal du Cultivateur*.

Monsieur,—Ayant assisté à l'assemblée annuelle de la Société d'Agriculture du Comté de Québec, en février dernier, un rapport habilement fait fut lu par le Président, sortant de charge, J. W. Duncomb, écrivain, montrant les procédés pour l'année qui vient de s'écouler, accompagné d'avis et de suggestions utiles, touchant l'agriculture; et une résolution fut passée que les procédés de cette assemblée fussent publiés dans le *Journal du Cultivateur*, et les dits procédés n'ayant jamais paru, voulez vous avoir la bonté de m'informer dans votre prochain issue si c'est la faute des éditeurs, à Montréal, ou de ce que M. le Secrétaire Eckart n'aurait pas envoyé les documents nécessaires.

Votre très obt. serviteur,

UN CULTIVATEUR DE QUÉBEC.

Comté de Québec, 23 juin, 1855.

(Nous insérerons dans nos colonnes l'adresse de M. Duncomb, avec beaucoup de plaisir si elle nous est transmise. Chaque chose de sa nature est digne d'une attentive considération.)—Ed. J. C.

A l'Éditeur du *Journal du Cultivateur*.

Monsieur,—En réponse à votre correspondant: *Un Jeune Cultivateur*, dans le numéro de mars de ce journal, je suis orgueilleux de lui donner toutes les informations qui sont en mon pouvoir sur la formation d'une bibliothèque de cultivateur. C'est une chose qui est très négligée par un grand nombre de cultivateurs de ce district, et je ne vois pas la raison pour laquelle ils ont une telle aversion pour les livres et les journaux traitant d'agriculture, tandis que tous les autres métiers et professions ont leurs organes mensuels et hebdomadaires. Et si nous veillons un lot de ces attrapeurs de prix à une exhibition agricole avec leurs quelques minots de gram qu'ils ont choisis à la main pour avoir de l'argent, cela montre évidemment que ce n'est pas pour le progrès de l'agriculture mais seulement pour l'amour des louis, des chelins et des deniers; et ils ne souscriraient pas pour un journal des cultivateurs la modique somme de 2s 6d par année; ce qui attire peu de respect à leur profession.

J'ai une bibliothèque de cultivateur qui consiste en soixante-dix à quatre-vingts volumes d'auteurs choisis sur les différentes branches d'agriculture, d'où je prends beaucoup d'informations, sur la théorie et la pratique de l'agriculture. Les meilleurs ouvrages que j'ai trouvés sont un excellent traité sur l'agriculture par Wm. Evans, écrivain, Stephen, Livre sur l'Agriculture, Agriculture de l'heir, do. de Buell, Lettres de Young sur l'Agriculture, Traité sur l'Agriculture Écossaise par Sir John Sinclair, Youatt, sur le Cheval, Youatt et Martin sur

les Bêtes à Cornes. Parmi les journaux d'agriculture, je recommanderais le *Journal du Cultivateur*, le *Cultivateur d'Albany*, le *Cultivateur Travailant*, le *Magasin du Cultivateur*, *Mark Lane Express*, et un nombre d'autres ouvrages excellents, tous lesquels on peut se procurer au magasin de livres de P. Sinclair, Québec; et M. Hew Ramsay, Montréal.

Votre, etc.

UN CULT. PRATIQUE ÉCOSSAIS.

Pinkey Hill Farm, }
Comté de Québec, }
19 juin, 1855.

PRIX AU MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Taux auxquels les Produits sont achetés des Cultivateurs.

30 Juin, 1855.

Foin, les 100 bottes, de 19 à \$20.
Paille, do de 6 à \$7.
Beurre frais, la livre, de 1s à 1s 3d.
Do. salé, do., de 10d à 1s.
Fromage du pays, de 7½d à 9d.
Blé, 11s à 12s.
Orge, point.
Seigle, point.
Avoine, de 4s 3d à 4s 6d.
Blé-d'Inde jaune, de 10s à 10s 6d.
Do. 5s 6d.
Sarrasin, 8s 6d à 8s 9d.
Pois, de 7s 6d à 8s.
Bœuf, les 100lbs., de 6 à \$10.
Pore, (moss) 14½ à \$15.
Mouton, la carcasse, de 3 à \$6½.
Agneau, do, de 2 à \$3.
Veau, 2½ à \$4½.
Œufs, la doz., 8s à 9s.

DERNIÈREMENT PUBLIÉE

UNE Histoire d'Angleterre, à l'Usage des Ecoles et des Familles, prix, 2s.

Déjà Publiées, Uniformes à celle ci-dessus.

Une Histoire de Rome. Prix, 2s.

du Canada. Prix, 2s.

en Français. Prix, 2 6d

Le Texte de ces Livres, le soin pris pour les écrire et le bas prix, les recommandent à l'usage des Ecoles et des Familles.

Montreal: HEW RAMSAY.

Et à vendre par John Armour, Montréal; P. Sinclair, Québec; A. H. Armour, et Cie., Toronto; A. Bryson, Ottawa; John Duff, Kingston; J. C. Ansley, Port Hope; A. A. Andrews, jr, London.

IMPRESSION DANS LES DEUX LANGUES.

POUR les SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, faites avec la plus grande expédition et aux prix les plus modérés.

H. RAMSAY.

Bureau du "Journal du Cultivateur."

AVIS AUX CULTIVATEURS.

ASSURANCE MUTUELLE CONTRE le PEU du Comté de Montréal, assure dans tout le Bas-Canada, les propriétés des Cultivateurs à 5s. par £100, pour trois ans, &c.

S'adresser au bureau rue St. Sacrement à Montréal, aux Agents dans les Campagnes, ou aux Directeurs suivants:—

- Wm. Macdonald, Fer., Président, à Lachine.
 - R. H. Le Voine, " à Montréal.
 - Edward Quin, " à la Longue Pointe.
 - F. M. Valois, " à la Pointe Claire.
 - John Duds, " à la Petite Côte.
 - G. G. Gaucher, " à Ste. Genevieve.
 - Frs Quemeville, " à St. Laurent.
 - Jos. Laporte, " à la Pointe aux Trembles
- P. L. LE TOURNEUX,
Secrétaire et Trésorier.
- Montréal, 1 Juillet, 1854.

Exhibition Provinciale Agricole

ET

INDUSTRIELLE,

QUI DOIT AVOIR LIEU A

SHERBROOKE.

Les 12, 13 et 14 SEPTEMBRE, 1855.

AVIS.

LES ENTRÉES D'ANIMAUX, PRODUITS AGRICOLES et INDUSTRIELLES, etc., doivent être faites avant le 1er Septembre prochain, et pas plus tard, et remises au sousigné, à l'Office du Bureau d'Agriculture, à Montréal ou à Sherbrooke à Charles Brooks, écrivain, Secrétaire nommé pour cette place pour l'Exhibition. On peut se procurer des Formules imprimées d'Entrée à l'Office du Bureau à Montréal, ou de M. Brooks à Sherbrooke. Des Listes de Prix en Anglais et en Français ont été envoyées à toutes les Sociétés d'Agriculture du Bas-Canada, pour être distribuées, et au Bureau d'Agriculture du Haut-Canada, Toronto.

Par ordre,

W.M. EVANS, Secr.-Trés.

du Bureau d'Agriculture et de l'Ass. Agricole.
Montréal, 1er mai, 1855.

1855.

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

POUR LE

COMITÉ DE MONTREAL.

LES Souscripteurs aux fonds de cette Société sont avertis que DEUX TAUREAUX pure race d'Ayrshire (Thorough Bred Ayrshire) ont été importés, et que l'un est tenu dans la Paroisse de la Longue-Pointe, aux Etables de Léon Laporte, Fermier, et l'autre dans la Paroisse de Lachine, aux Etables de James Powley Daves, Fer.

Chaque Membre de la Société pour l'année courante a le droit de requérir gratis, l'usage de l'un de ces deux; l'autre aura pour deux Vaches, mais il devra payer la somme de 2s 6d pour chaque autre Vache. Ceux qui ne sont pas Membres devront payer la somme de 5s pour chaque Vache.

Les Membres sont priés d'envoyer leur Carte de Membre, et d'envoyer aussi l'argent avec la troisième ou chaque autre Vache dans le cas où plus de deux serait envoyées, parceque la somme ci-dessus sera strictement exigée d'avance.

Par Ordre,

JAMES SMITH,

Secrétaire.

N.B.—Un autre Taureau est attendu ce printemps, et aussitôt après son arrivée, il sera placé dans la Paroisse de St. Laurent, pour l'usage des Fermiers dans cette localité.

GEOGRAPHIE DU CANADA

A l'Usage des Ecoles et des Familles; par T. A. Gibson, Premier Maître Classique du Département de la Haute Ecole du Collège McGill. 1s 3d.

HEW RAMSAY.

Et à vendre par

John Armour, Montréal; P. Sinclair, Québec; A. H. Armour et Cie., Toronto; A. Bryson, Ottawa; John Duff, Kingston; J. C. Ansley, Port Hope; A. A. Andrews, jr., London.

GLOBES.

GLOBES TERRESTRES et CELESTES, de la Manufacture de MM. W. et A. K. Johnson, Edingbourg.

12 Pouces, £6 la Paire.

CARTES GEOGRAPHIQUES POUR LES ECOLES.

- 1 L'Hémisphère Oriental.
 - 2 do. Occidental.
 - 3 Europe. 4 Asie.
 - 5 Afrique. 6 Amérique.
 - 7 Angleterre. 8 Irlande.
 - 9 Ecosse. 10 Canaan-Palestina.
- Illustrations de Philosophie Naturelle de Johnson.
Feuille 1 Propriétés des Corps.
2 Pouvoirs Mécaniques.
3 Hydrostatiques.

Les Cartes ci-dessus sont montées sur des rouleaux, et chacune mesure 4 pied 2 sur 3 pieds 6 pouces. On peut se procurer les dix Cartes Géographiques, emp.quetées, pour £5 10s; ou avec les trois Feuilles d'Illustrations, pour £7.

Cartes de Géographie plus petites pour les Ecoles.

- 1 L'Hémisphère Oriental.
- 2 do. Occidental.
- 3 Europe. 4 Asie.
- 5 Afrique. 6 Amérique.
- 7 Angleterre. 8 Irlande.
- 9 Ecosse. 10 Canaan. Palestine.
- 11 Illustrations de Termes Géographiques de Johnston.

Ces Cartes sont sur des Rouleaux, et mesurent 2 pieds 9 sur 2 pieds 3 pouces. Prix pour assortiment empaqueté, £3 6s ou sans les Termes Géographiques £2 17s 6d.

HEW RAMSAY.

Et à vendre par

John Armour, Montréal; P. Sinclair, Québec; A. H. Armour et Cie., Toronto; A. Bryson, Ottawa; John Duff, Kingston; J. C. Ansley, Port Hope; A. A. Andrews, London.

LIVRES GUIDES DU CULTIVATEUR.

- Le Guide du Cultivateur, par H. Stephens et le Professeur Norton, 2 vols, 8vo, 1 10 0
- Encyclopédie d'Agriculture de Londres, 2 10 0
- L'Assistant du Jeune Jardinier, par T. Bridgeman, 0 7 6
- Dictionnaire de Jardinage de Johnston, 0 7 6
- Encyclopédie du Cultivateur, d'Agriculture Moderne, par Blake, 0 7 6
- Chimie et Géologie Agricole, par le Professeur Johnston, 0 7 0
- Chimie Agricole de Liebig, 0 5 0
- Livre de Ferme Américaine, par Allen, 0 5 0
- La Basse-Cour Américaine, par Brown, 0 5 9
- Le Jardin de Fleurs Américain, par Buist, 0 6 3
- Le Cultivateur Progressif, par N. Ash, 0 2 6
- Le Jardinier de Cuisine de Famille, par Buist, 0 3 9
- Le Maréchal Pratique, à l'usage du Cultivateur, par Mason, 0 3 9
- Médecine Vétérinaire, son Action et son Usage, par Findley Dunn, 0 15 0

- Le Cochon, la Manière de l'Elever, etc. avec Illustrations, par Youatt, 0 7 6
- Le Mouton, sa Race, Traitement et Maladies, par W. Youatt, 0 7 6
- Le Lecteur Agricole Canadien à l'Usage des Ecoles, 0 2 6

MANUELS RURAUX.

- Pestes de la Ferme, 0 1 3
- Essai sur l'Engrais, 0 2 6
- Chimie Facilitée pour l'Usage des Cultivateurs, 0 3 6
- Jardinier de Cuisine Américaine, 0 1 3
- Le Cochon, son Origine, Traitement, &c. 0 1 3
- La Vache, Economie de la Laiterie, et Race de Bêtes à Cornes, 0 1 3
- Volailles Domestiques et de Fantaisie, 0 1 3
- Culture de la Rose Américaine, 0 1 3
- La Ruche et la Mouche à Miel, 0 1 3

HEW RAMSAY.

Et à vendre par

John Armour, Montréal; P. Sinclair, Québec; A. H. Armour et Cie., Toronto; A. Bryson, Ottawa (Bytown); John Duff, Kingston; J. C. Ansley, Port Hope; A. A. Andrews, jr., London.

1855.

LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

DU

COMTE' DE MONTREAL,

OFFRE les PRIX suivants pour les RECOLTES suivantes:—
CLASSE FRANÇAISE.

- Patates, 6 Prix, 50 45 40 35 30 25
- Carottes, 4 Prix, 40 35 30 25
- Betteraves, 4 Prix, 40 35 30 25
- Navets, 3 Prix, 30 25 20
- Ble^d-d'Inde, 6 Prix, 50 45 40 35 30 25
- Feveroles, 3 Prix, 30 25 20

REGLEMENS.

Il faudra un Champ de deux arpens, au moins, pour donner droit à un Cultivateur de cette Classe de concourir pour les Patates.

- Un demi arpent pour le Ble^d-d'Inde.
- Un demi arpent pour les Feveroles.
- Un quart d'arpent pour les Navets, les Carottes et les Betteraves, toutes ces Racines cultivées en plein champ.

Il ne sera loisible à aucun individu de concourir, à moins qu'il ne soit Membre de la Société.

Les personnes qui ont reçu ou recevront les Premiers Prix pour aucunes Semences ou Recoltes ci-dessus mentionnées, seront à l'avenir exclues de la Classe Française pour la Recolte ou Semence pour laquelle elles auront obtenu le Premier Prix, mais pourront entrer dans la Classe Anglaise.

Il ne sera pas donné de Prix si la terre est infestée d'herbes nuisibles.

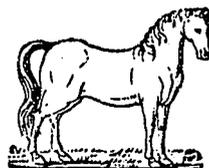
Les personnes auxqueltes seront adjuges les Premiers Prix, donneront à la Société un Compte-Rendu du système suivi pour la production des Recoltes.

Les Prix ne seront payés que lorsqu'il aura été répondu aux questions, et que la Circulaire aura été renvoyée remplie, adressée au Secrétaire-Tresorier. Cette Règle sera de rigueur.

Ceux qui voudront concourir devront en donner avis au Secrétaire-Tresorier, le ou avant le 20 de Juillet prochain.

Par Ordre,

JAMES SMITH,
Secrétaire-Tresorier.
Montreal, Avril 20, 1855.



A VENDRE.

UN ETALON CLYDESDALE, âgé de 4 ans, importé. Comme Cheval de Trait, il est supérieur à aucun dans la Province, et est très digne de l'attention des Sociétés d'Agriculture qui désirent améliorer leur race de Chevaux. Prix £250.

— AUSSI —

UN CHEVAL de HARAS, âgé de 4 ans, et un POULAIN ENTIER GRIS, de 2 ans, promettant beaucoup, tous deux descendants du vieux Clyde. Prix £75 chaque.

JOHN DODS.

COLUMBUS

SERA tenu pour le service des JUMENTS aux Ecuries de Propriétaire durant la saison.

Il est descendant du célèbre Cheval (Clyce) importé par M. Dods, et sa "Dum" une supérieure Jument Canadienne. Il est âgé de 5 ans, et d'un poil noir de jais; il a 16 palmes de hauteur, et pèse 1400 lbs. Il a remporté les Premiers Prix à diverses Exhibitions de District et de Comté durant les trois dernières années, ainsi qu'aux Exhibitions Provinciales tenues à Montréal et à Québec, comme Cheval supérieur d'Action et Trot-tant bien vite.

Termes \$4 pour la saison, payable strictement d'avance.

EDWARD QUIN.

Longue-Pointe, 11 Mai, 1855.

LIVRES RECOMPENSES.

Le Soussigné a obtenu des Diplômes aux Exhibitions Provinciales, tenues à Montréal et à Hamilton en 1853, "Pour la meilleure collection de Livres Imprimés et Reliés dans le Canada." Il y avait dans cette collection:—

LA SERIE NATIONALE.

- Leçons Générales, pour prendre dans les Ecoles.
- Premier Livre de Legons.
- Second Livre de Legons.
- Suite du Second Livre.
- Troisième Livre de Legons.
- Quatrième Livre de Legons.
- Cinquième Livre de Legons.
- Premier Livre d'Arithmétique et Cléf.
- Grammaire Anglaise et Cléf.
- Tenue des Livres et Cléf.
- Règle de Mesurage.

Ajouté au Mesurage à l'usage des Précepteurs. Éléments de Géométrie.

Introduction à la Géographie et à l'Histoire avec Gravures, etc., Nouvelle Edition, très améliorée.

Grandes Cartes Géographiques pour prendre dans les Ecoles.

CURRICULUM LATINUM.

- Cornelius Nepos. César de Bello Gallico.
- Vergilii Georgica. Q. Curtius.
- Cicero de Amicitia. Taciti Agricola.
- Cicero de Senectute. Horatii Carmina.
- Ovidii Fasti.

A très bas prix.

HEW RAMSAY.

MAGASIN EN GROS DE PAPIER.

Le Soussigné a en main une grande collection Anglaise et étrangère de Papier à Ecrire, à Dessiner et à Enveloppes, choisi par lui-même dans les marchés anglais, écossais et français. Il a aussi un ample assortiment de Livres de Comptes, de toutes grandeurs et réglés à après différents modes; livres d'Ecoles Anglais; Bibles, Livres de Prières, etc.

HEW RAMSAY.